

rouge et noir

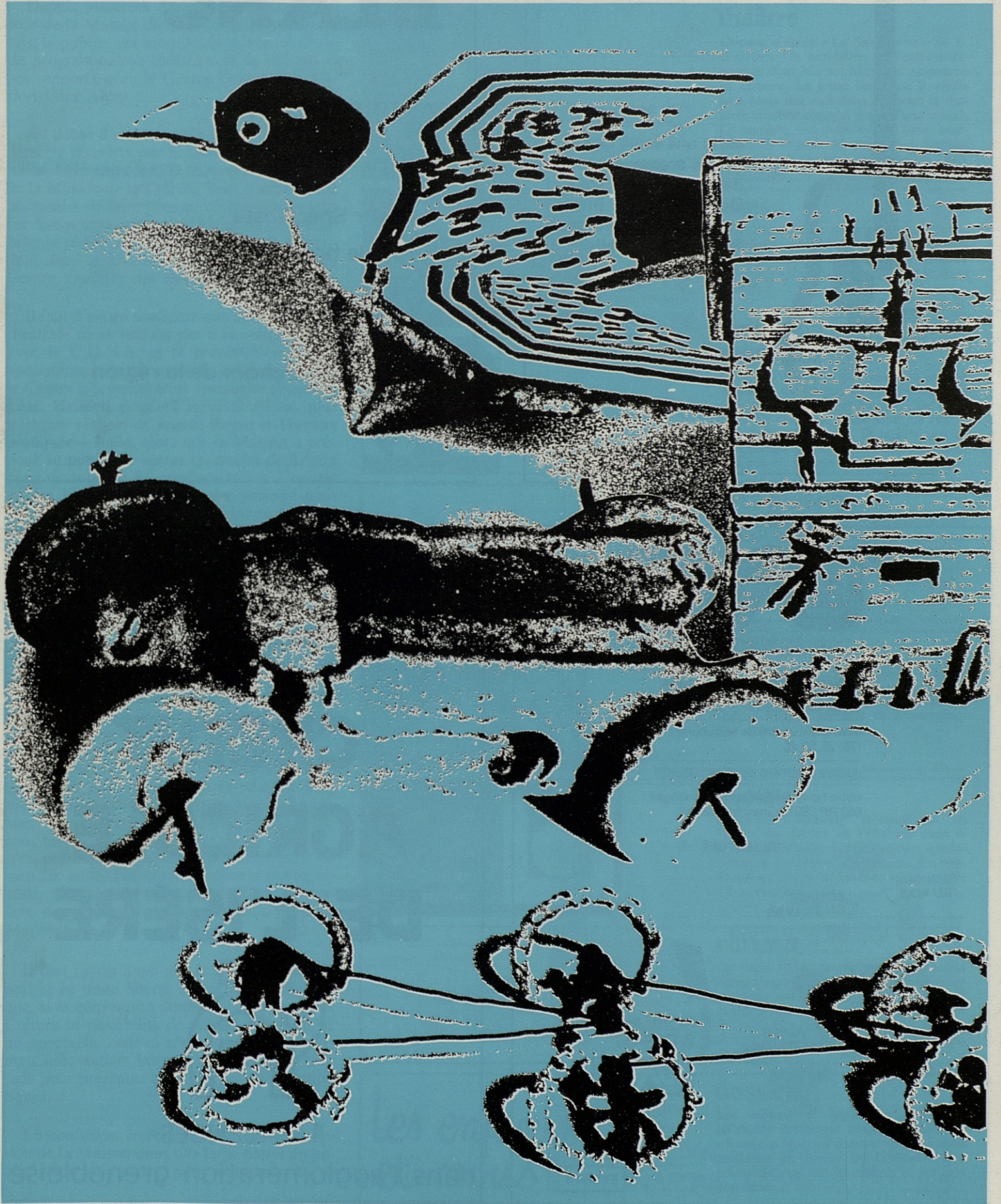
89

novembre 1977

mensuel

prix : 3 f

journal d'information de la maison de la culture de grenoble



MICHEL MUSIQUE

19 boulevard Gambetta
GRENOBLE
Tél. 44-28-82



enfin une école de guitare d'accompagnement dans ces locaux sous la Direction de M. Buczek guitariste de l'orchestre RMC de Gilles Pellegrini.

A L'OURS BLANC

ANDRE PINSON

Foureur Spécialiste
1, rue de bonne

Le plus grand choix de la région.



transports publics de l'agglomération grenobloise

nouvelle adresse:

2, rue de l'Industrie / 38320 - Eybens

nouveau numéro de téléphone :
(76) 25.53.45

nouveau numéro de télex : 980928

notre boîte postale reste inchangée :
553 RP 38013 Grenoble Cedex



un compte chèques pour le quotidien,
un compte sur livret pour l'imprévu,
au CRÉDIT AGRICOLE, les deux font
la paire

CRÉDIT AGRICOLE DE L'ISÈRE



13 AGENCES

dans l'agglomération grenobloise

sommaire

Depuis plusieurs mois se développent autour de la Maison de la Culture, parmi les relais, le public, des interrogations sur les choix de programmation théâtrale de la Maison et ses rapports avec le Centre Dramatique National des Alpes.

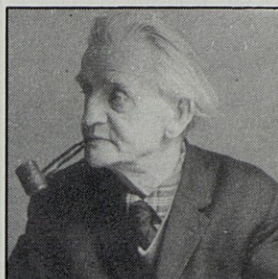
Au début d'une nouvelle saison qui sera la dernière couverte par la convention signée en juillet 1975 entre le C.D.N.A. et l'Association de la Maison de la Culture, il est d'autant plus nécessaire de faire le point de la question que les discussions internes à la Maison de la Culture, la publication d'un article de G. Lavaudant dans le premier numéro de la revue du Centre *Théâtres* ont clarifié le débat.

Il faut d'abord souligner que notre politique théâtrale ne se résume pas à la collaboration avec le C.D.N.A. et la présentation de ses spectacles. Ainsi au cours de la saison écoulée le Centre a présenté trois spectacles (**Palazzo, Lear, Hamlet**) pour 42 représentations, plus quelques séances de **Jeanne Royer** et **Travaux pratiques - Italie**, alors que la Maison a proposé au public 21 autres spectacles de théâtre pour un total de 86 représentations. Ceci est encore vrai pour la prochaine saison : trois spectacles du Centre ou de son invité, le Théâtre de la Reprise de Lyon, pour 31 représentations et, à l'heure qu'il est, 12 autres spectacles dramatiques pour une cinquantaine de représentations.

Comment définir cette *politique théâtrale* de la Maison ? Par la volonté de rendre compte de la diversité et du renouvellement de la création théâtrale contemporaine - le C.D.N.A. n'illustrant qu'un des aspects des recherches actuelles ; par le souci d'insérer le théâtre dans une approche d'action culturelle d'ensemble, c'est-à-dire dans une mise en rapport des publics les plus divers avec la création et par une pédagogie de la relation entre vie sociale et activité créatrice. Ainsi cette saison, la programmation théâtrale de la Maison, tenant compte du fait que le C.D.N.A. n'est pas intéressé par cet aspect, met-elle l'accent sur un théâtre enraciné dans la réalité sociale, sous des formes très diverses, **La surface de réparation, La jeune lune..., Cripure, Martin Eden...**

Il faut savoir aussi que le C.D.N.A. décide seul et en toute liberté de ses productions et que, si la convention donne à la Maison de la Culture la possibilité de refuser de présenter un spectacle, celle-ci n'en a évidemment jamais usé, voulant laisser au Centre toute latitude pour présenter au public ses choix esthétiques.

La confusion entre choix du Centre et option de la Maison dans une large partie du public vient sans doute, pour beaucoup, de ce



« La vérité de cette vie, ce n'est pas qu'on meurt, c'est qu'on meurt volé. »
Louis Guilloux
Photo Jacques Sassier

5 théâtre

Cripure d'après « Le Sang Noir » de L. Guilloux. Un anti-héros de l'entre-deux-guerres dont Marcel Maréchal ressuscite la jeunesse. **La jeune lune tient la vieille lune toute une nuit dans ses bras**, la dernière création drôle et grave d'une troupe, *l'Aquarium*, qui continue de nous interpeller. Et le point de vue de J.-J. Lerrant sur un grand comique d'aujourd'hui : **Bernard Haller**.



Compagnie
Dominique Bagouet
Photo Guy Delahaye

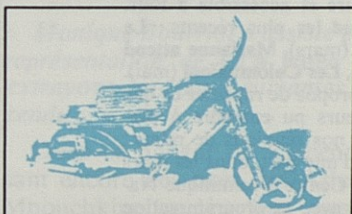
8 danse

Une introduction au travail d'une jeune compagnie, celle de Dominique Bagouet, qui présente, cette saison, sa dernière création « **Voyage organisé** » par Lise Brunel.



9 musique

Un grand orchestre symphonique, celui de **Bucarest**, qui illustre le dynamisme de la politique musicale des pays de l'Est européen. Le retour de *Jeune Musique* avec le **trio Arsus** de Valence. Et la présentation du **Chicago Blues Festival** de Luther Allison par N. Martin-Raulin.



Copyright
Chantal Lombart et
Emmerick Dorr

12 arts plastiques

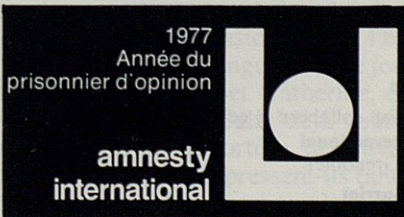
Yann Pavie présente l'ensemble des manifestations consacrées au **jouet** pendant les mois de novembre et décembre ; une manière de nous interroger sur nos comportements avant les fêtes de Noël.



Photo Aigles

13 littérature

Philippe de Boissy fait parler Ghaouti Faraoun sur **La fête des fleurs**, poème de Yannis Ritsos, qu'il a mis en spectacle et que la Maison présente en décentralisation dans le département.



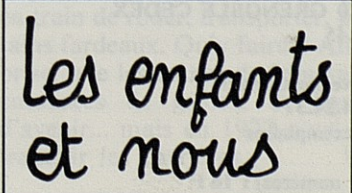
14 société

L'action d'**Amnesty International** en faveur des Droits de l'Homme dans le monde présentée par sa section grenobloise à l'occasion du concert Krivine-Ivaldi qu'elle organise avec la Maison le 22 novembre.



15 cinéma

Le début d'un dossier sur **l'expression cinématographique** à Grenoble élaboré par l'animation cinéma de la Maison. Il fait le point du passé tout en présentant les nouvelles perspectives qui s'ouvrent avec la création de l'Atelier Cinéma du Dauphiné.



18 dossier

Les enfants et nous. La suite des réflexions présentées dans le numéro de « Rouge et Noir » d'octobre sur une action culturelle en faveur de **l'enfance**. Des points de vue sur le cinéma et les arts plastiques.

○ Nous avons reçu d'une lectrice d'Allevard, **Madame Haberer**, une lettre en forme de questions. Les voici :

— Pourquoi le **Théâtre du Beffroy** qui fait un important travail dans le cadre du théâtre pour enfants et ce, avec un succès réel et mérité, n'est-il jamais programmé à la Maison de la Culture ? Il est souvent difficile aux animateurs du Beffroy de trouver une salle où jouer à Grenoble, alors que la petite salle reste inemployée.

— Sans être opposés à la recherche théâtrale et convaincus de sa nécessité, nous aimerions qu'un grand débat s'ouvre sur le thème « *Qu'est-ce qu'un théâtre populaire ?* » Les créateurs pourraient considérer le public avec plus d'humilité et réfléchir avec profit sur une future programmation théâtrale de la Maison de la Cul-

ture. Nous vous invitons à suivre attentivement les efforts faits par une jeune troupe **Les Tréteaux de l'Isère** dont on commence à beaucoup parler dans le département.

● Nous avons déjà eu l'occasion de travailler avec le **Théâtre du Beffroy**, auquel nous apportons, par ailleurs, un appui technique en diverses circonstances. Quant aux tout jeunes **Tréteaux de l'Isère**, nous les avons rencontrés récemment. Rien n'exclut donc qu'à l'avenir puisse s'instituer ou se renouveler une collaboration du type de celle que vous souhaitez.

Pour ce qui est de vos deux autres remarques, je crois utile de vous apporter deux précisions :

— La petite salle de la Maison de la Culture n'est nullement *sous-utilisée*. Elle répond, en fait, à des besoins très divers (réunions, débats, lectures, concerts, projections, spectacles), et s'il vous est arrivé de la voir inoccupée, c'est sans doute qu'au même moment des activités se déroulaient dans d'autres salles de la Maison. Or, le personnel de nos services techniques et d'accueil ne peut être mobilisé en trop de lieux à la fois...

— Le public d'habités dont vous vous faites l'interprète a eu, me semble-t-il, toutes possibilités d'assister cette saison, à la Maison de la Culture, à des spectacles de caractère populaire et accessible à tous. Pour ne citer que les plus récents : **Le nuage amoureux** (mars), **Marianne attend le mariage** (avril), **Les Colombaioni** (mai). Il convient à ce propos de rappeler ce que vous avez d'ailleurs pu entendre à plusieurs reprises à nos réunions de relais : c'est qu'il existe d'une part, dans les murs de la Maison, le Centre Dramatique National des Alpes, avec sa programmation propre (cette année : **Palazzo Mentale, Hamlet**) ; d'autre part, les spectacles invités par la Maison de la Culture (ceux indiqués plus haut, parmi d'autres).

J.D.

◀ suite de la page 3

Commencez l'année
d'un bon pied avec
une bonne vue
grâce aux lunettes

d'OPTIQUE ARLEQUIN

107 ter galerie de l'arlequin
grenoble téléphone 09.28.35

baromètre - boussole
hygromètre - altimètre
thermomètre - jumelles
longues vues

rouge et noir ⁸⁹ journal d'information de la maison de la culture

Directeur de la publication :
Henry Lhong

Rédacteur en chef :

Jacques Laemlé

Secrétariat :

Nicole Chevron

RUBRIQUES :

Arts plastiques :

Yann Pavie

Cinéma :

Jean-Pierre Bailly, Alain Thomas

Collectivités :

Bernard Cadot, Paule Juillard

Littérature :

Philippe de Boissy, Philippe Dorin

Musique :

Jean-François Héron

Sciences :

Jean-Yves Bertholet

Société :

Dominique Labbé

Théâtre :

Jean Delume

Ont également collaboré à ce numéro :

Amnesty International
(groupe de Grenoble)

Monique Bourriot

Lise Brunel

Bernard David Cavaz (dessins)

Nicolle Martin-Raulin

Page de couverture :

Albert Peters

Mise en page : **Albert Peters**

Imprimerie **Eymond, Grenoble**

Commission paritaire

des publications n° 51-687

MAISON DE LA CULTURE

B.P. 507 - 38020 GRENOBLE CEDEX

TEL. (76) 25.05.45

Publicité :

SERES, 4, rue Nestor-Cornier,

Grenoble. Tél. 44.24.37

Tirage : **14 000 exemplaires**

Le numéro : **3 F**

Abonnement (**10 numéros**) : **16 F**

que, très naturellement, s'agissant de créations réalisées à Grenoble et dans la Maison, les spectacles du Centre sont présentés pour des durées beaucoup plus longues que les autres et que c'est autour de ces créations que se rassemble le public le plus large. Pour de nombreux adhérents, les seuls spectacles dramatiques vus à la Maison de la Culture sont ceux du Centre.

Pour mieux faire apparaître la spécificité des deux équipes et de leurs options, il est nécessaire, en tout état de cause, que la Maison de la Culture affirme plus nettement sa personnalité théâtrale, ce qui peut passer par des accueils de plus longue durée (cette saison, **Martin Eden**), des coproductions avec d'autres troupes, notamment locales, voire des réalisations propres de la Maison (pour la décentralisation par exemple).

Les difficultés avec le Centre Dramatique se sont d'abord manifestées sur des questions matérielles, le Centre réclamant en fait une utilisation des locaux allant au delà des dispositions de la convention, critiquant la situation de dépendance qu'il estime vivre et réclamant la maîtrise totale des outils nécessaires à sa pratique professionnelle. Dans le numéro de *Théâtres*, Georges Lavaudant conclut ainsi son analyse de cette situation : « *La guerre d'usure qui s'est engagée et qui ne peut conduire qu'à la mise en sommeil ou même à l'élimination d'un des partenaires... doit cesser par la mise en place d'un système de désenclavement du Centre.* » Je sais, pour ma part, que la Maison n'a engagé aucune guerre d'usure à l'égard du Centre et que, loin de viser son élimination, elle s'est toujours efforcée, dans la limite de ses moyens et de la sauvegarde de sa capacité propre d'intervention, de trouver des solutions aux problèmes soulevés par lui.

Mais, sans doute, faut-il tenir compte de l'avertissement lancé par le directeur du C.D.N.A. : visiblement, sauf à mettre la Maison à la disposition quasi-totale de l'équipe du Centre dramatique, la réponse à ses revendications ne peut plus être trouvée à l'intérieur de la Maison de la Culture. Il devient urgent que la ville de Grenoble puisse, avec l'aide de l'Etat, mettre à sa disposition un lieu de travail qui lui soit propre et lui permette de développer son expérience.

Ces problèmes d'instruments de travail et de leur maîtrise sont bien réels, mais ils ne doivent pas masquer des divergences plus profondes entre le Centre dramatique et la Maison de la Culture sur la conception même du travail culturel.

Je citerai encore une fois Georges Lavaudant : « *Je remarque qu'à l'intérieur de l'espace que je fréquente il y a de moins en moins d'artistes, d'artisans et de plus en plus d'animateurs et de professeurs. Cela m'attriste et*

en regardant monter la jeune lune...

m'inquiète. Je ne pense pas que les carences de l'Education Nationale ou d'un secteur de la médecine doivent être palliées par les Maisons de la Culture. Toute l'énergie professionnelle et la qualification technique qui se trouvent gaspillées dans des tâches secondaires me semblent relever typiquement de la « mauvaise conscience de gauche » (J'ai mal à l'ouvrier. J'ai mal à l'immigré). »

A une critique aussi grosse, je répondrai deux choses : il est fallacieux de présenter la Maison de la Culture comme centrée sur des animations de caractère social ou socio-culturel, alors que la plus grande part de son activité est axée sur la diffusion de productions artistiques et le soutien à la création contemporaine ; il est vrai, en revanche, que nous ne considérons pas comme honteux ou secondaire le travail mené par la Maison pour donner l'occasion à des groupes sociaux, à peu près exclus de la pratique culturelle dominante, d'analyser leur situation sociale, leurs pratiques culturelles spécifiques, de les enrichir par la confrontation ou par la rencontre avec la création.

Plus généralement, c'est un des acquis de dix années d'expérience de la Maison de la Culture que la reconnaissance des limites d'une simple rencontre du public avec une œuvre ou une création si elle ne s'articule pas sur la pratique sociale vécue, et donc de la nécessité d'une action culturelle mais aussi d'une création artistique diversifiées qui tiennent compte pour chacun des publics socialement identifiés, de leurs besoins, de leurs revendications.

Cette orientation est effectivement très éloignée de celle du Centre dramatique qui estime que l'acte de création se suffit par lui-même et dont l'ambition est de provoquer une nouvelle attitude de perception théâtrale à partir et en faveur de la vision personnelle du créateur.

C'est parce que nous pensons que le travail du C.D.N.A. est représentatif de tout un courant de la recherche théâtrale et qu'il est de qualité que nous souhaitons que le Centre dispose des moyens nécessaires à son développement et que le public de la Maison de la Culture continue à être interpellé, interrogé par cette approche du théâtre. Mais c'est aussi parce que nous savons que ce travail ne peut être qu'un aspect parmi d'autres du projet culturel de la Maison que nous souhaitons, je pense comme l'équipe du C.D.N.A., qu'à terme relativement proche, notre collaboration se fasse sur des bases plus claires et plus saines en rapprochant périodiquement deux équipes indépendantes matériellement et politiquement.

Dominique Wallon

Président du Conseil d'Administration.

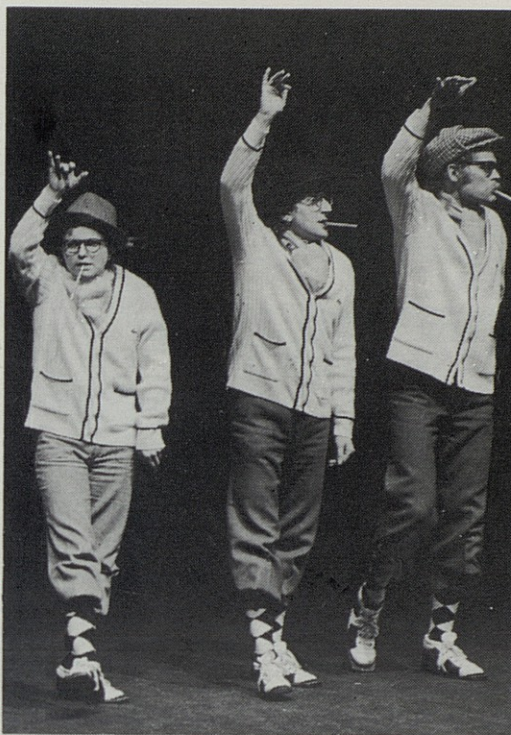


Photo Nicolas Treatt

Monique Bourriot a assisté pour nous à une représentation de « La jeune lune... ». Nous extrayons les lignes suivantes de son compte rendu :

Dans ce hangar de Vincennes, tout bruisant encore des rires des Arlequins d'Ariane Mnouchkine, se lève une grosse boule blanche. C'est une lune. Elle guette, elle veille, elle éclaire toutes ces usines que des ouvriers, un jour de colère, un jour d'espoir, ont décidé d'occuper.

Bondit soudain un comédien, tout de pourpre vêtu, le profil émacié, les gestes félins ; il se tend, se courbe, se redresse, il devient la grille de l'usine, et la grille regarde, écoute, vit les heures d'espérance, de lutte, les moments de colère, de répression. C'est l'heure matinale, et la grille distingue dans le jour naissant les visages de Paul et Catherine, ouvriers du même atelier, puis Salik déjà voûté, Jean encore sobre, long cortège de travailleurs résignés. Pourquoi se pressent-ils tant, pourquoi leurs yeux sont-ils si tristes, leurs lèvres si sèches, la grille s'en doute. Un jour, elle sent les foules se masser contre son treillis, les piquets de grève la cernent et crient des slogans qu'elle ne saisit pas bien : quelle langue parler à un maillage de fil de fer, le serbo-croate, le portugais, l'ouolof, l'arabe, le breton, le français peut-être... Mais elle n'est pas sottée pour autant, la grille : elle a bien vu, une nuit, le patron et quelques visages inconnus d'elle en train de rôder, transporter, puis cacher certains fardeaux. Qu'y faire ? Attendre qu'on la brise, que les usines de demain ne soient plus entourées de grilles, de barbelés ? Rêver d'avenir... mais en 1977 nous devons encore franchir les barrières...

L'Aquarium et son parcours

Voilà cinq ans déjà que le public de la Maison de la Culture découvrait le Théâtre de l'Aquarium, grâce aux représentations de **Marchands de ville**, qui laissèrent des traces durables chez de nombreux spectateurs.

L'Aquarium, on peut le rappeler, fut d'abord une compagnie universitaire qui monta des adaptations de Rabelais (**Les Guerres picrocholines**), de Flaubert (**1848, la République des honnêtes gens**) et aussi **Les héritiers**, entreprise assez insolite, puisqu'il s'agissait de la traduction scénique d'un ouvrage de deux sociologues (Bourdieu et Passeron) sur la crise culturelle ayant conduit à Mai 68.

En 1970, la compagnie acquiert le statut de troupe professionnelle et se fait connaître du grand public avec **Les évasions de Monsieur Voisin**. Elle met au point une pratique de création qu'elle résume en ces termes : « Partant de thèmes qui nous paraissent devoir concerner directement les spectateurs auxquels nous allons nous adresser, nous élaborons nos spectacles par étapes : composition d'un canevas qui synthétise toutes les informations que nous avons pu recueillir sur le sujet, improvisation des comédiens qui tendent à éprouver, voire à transformer, les situations indiquées dans le canevas ». Viendront ensuite l'écriture du texte et la mise en scène proprement dite.

Après **Marchands de ville**, c'est, en 1973, l'installation à la Cartoucherie de Vincennes, où l'Aquarium créera successivement **Gob** (spectacle sur la presse), **Tu ne voleras point**, et (se référant exceptionnellement à un texte antérieurement écrit) **AH Q**, pièce chinoise du début du siècle.

Quant à **La jeune lune tient la vieille lune toute une nuit dans ses bras**, c'est le résultat d'un travail sur le terrain, d'une enquête menée au jour le jour – et au coude à coude – avec des travailleurs en lutte dans des usines occupées, à Fougères, à Rouen, chez Lip...

Il en est sorti un enchaînement de sketches où le monde réel des luttes d'aujourd'hui nous est livré, souvent, avec une bonne dose d'humour et de drôlerie (joindre l'« instruction » et le divertissement : Molière et Brecht, chacun à sa manière, ne disaient pas autre chose).

Un spectacle militant, donc, voire polémique, et qui, délibérément, « annonce la couleur ». Le reflet d'un courant important du théâtre actuel, en France et ailleurs, et qu'on ne peut ignorer sans se censurer soi-même. Un spectacle, aussi, après lequel, en toute liberté, le débat restera ouvert.

Jean Delume.

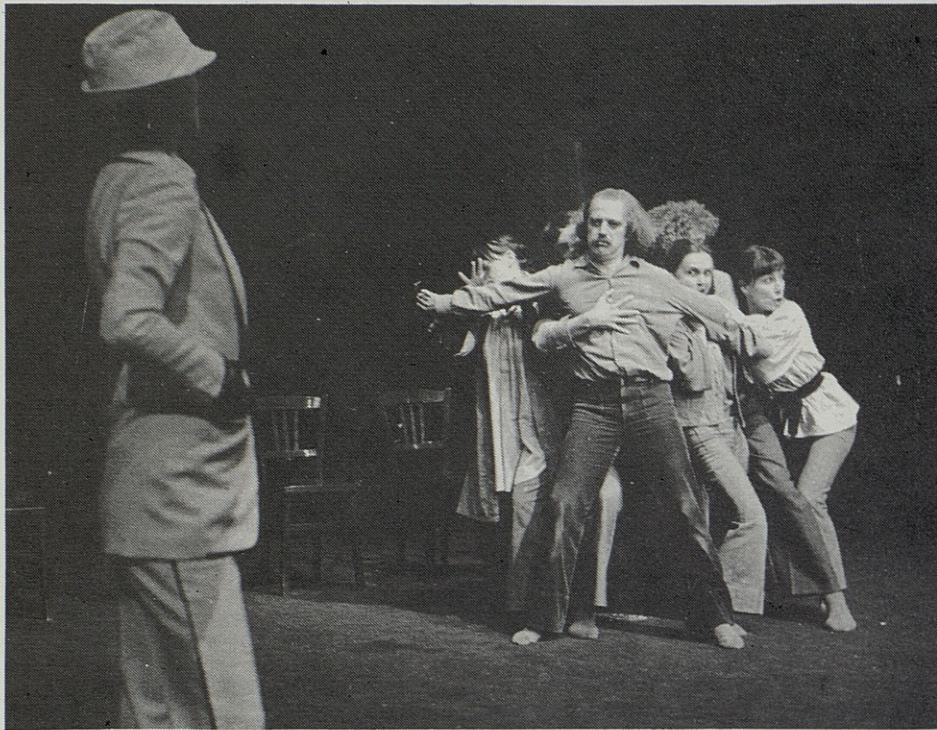


Photo Nicolas Treatt

Les ouvriers terminent une occupation et retrouvent leur outil de travail : la presse qui a dormi sous une bâche ; un comédien, tête ahurie sous un mouchoir de batiste, grommelle : borborygmes coquins, il n'a plus d'huile, il faut le décrasser. Joie des retrouvailles, bourrades entre l'ouvrier et sa *bête*. La presse démarre sec, « comme avant », mais le travailleur ne suit pas, il lui parle donc, la caresse, la bichonne. Dialogue de gestes, de bras, de mains, échange de bruits de langues, de doigts, de petits cris, quelle merveilleuse pantomime que celle de cet ouvrier éduquant sa presse ! Mais la nature du travail a-t-elle pour autant changé ?

L'*Aquarium* nous emmène dans une entreprise de chemiserie. Zim bouton, zim-zim boutonnière, zim bouton... lancinante complainte des gestes répétitifs, folie de la tête, gangrène du cœur... Réduire pour chaque travailleur la cadence des zim-zim, ou laisser la responsabilité de la confection d'une chemise entière à chacune des ouvrières ? Un dialogue entre deux comédiennes, au ton parfaitement juste, aux mots simples, illustre ce débat.

Le mérite de cette troupe est sa faculté de composer de grandes farces généreuses à partir de faits sérieux, de montrer des situations qui frappent, d'inventer le délire du vocabulaire qui s'emballe. Ainsi « l'épisode du pied » : un comédien décompose son pas et trouve à chaque mouvement une signification... hautement politique ! La plante, c'est la base, les orteils, ce sont les leaders et selon le rythme de la marche – manifestation lente du 1^{er} Mai, bond en avant au début d'une grève – toute une dialectique se développe.

Suscite une même connivence dans le plaisir, cette autre comparaison non plus terrestre, mais maritime : l'entreprise occupée est un

bateau sans capitaine, à la dérive, que les rats financiers s'appêtent à ronger ; on se met à songer, et si cet esquif s'échouait, intact, sans sombrer... Les marins-ouvriers, tels de malicieux lutins, entament une partie de jeu de l'oie : les points sont des « rapports de forces » (R.F.), les cases sont des moments dans la vie d'une usine occupée, les pions sont une armada de voiliers en papier voguant sur le sol du hangar. Naïf et humoristique jeu de l'oie où les enjeux sont pourtant la faillite, le chômage... et aussi la survie : le feu d'artifice Lip, grand moment de bonheur, épouée à rebondissements, pétard multicolore que l'*Aquarium* fait éclater avec jubilation.

Imaginez la Franche-Comté, le gruyère, les pipes, les sapins, les troupeaux bruns et blancs. Un témoin des « paroissiens de Palente » : la vache Rosa dans sa prairie de laine vert cru, une grosse cloche tintant au cou, dodelant de la tête, et ruminant la crise des montres. Heureuse Rosa, elle prête son flanc pour y graver un *Lip vivra* – c'est plus difficile à effacer qu'une inscription sur le macadam que la pluie balaie ou que les bitumeuses recouvrent.

Ces jeunes gens, ces jeunes filles utilisent l'espace scénique dépouillé avec des moyens très simples ; ils savent mimer, danser, jouer de la musique, tambourin, flûte, cor, piano, trompette...

Et, après deux bonnes heures de spectacle, pour notre plaisir, la jeune lune sourit...

Monique Bourriot.

« allez voir cripure ! »

Le sang. Fracasse. Une anémone pour Guignol : trois réalisations qui ont marqué le passage de Marcel Maréchal (1) et de la Compagnie du Cothurne à Grenoble ; trois spectacles d'inspirations et de factures diverses avec, pour dénominateurs communs, la verve, le mouvement, la couleur.

Aujourd'hui : **Cripure** (2). Une vieille connaissance des amateurs de théâtre, puisque c'est la reprise d'un spectacle créé à Lyon il y a dix ans. Le T.N.P. l'accueillit à Paris, où un hebdomadaire, presque aussitôt, titrait : « Allez voir Cripure ! ».

(1) On peut lire, à propos du travail et du parcours de Marcel Maréchal :

● M.-N. Maréchal : *La mise en théâtre* (coll. 10/18) (1974).
● Agnès Pierron : *Maréchal* (étude complète de 236 pages ; éditions La Cité / L'Age d'homme) (1977).
Le texte de *Cripure* a paru dans la collection de *L'Avant-Scène* d'octobre 1977.

Ces ouvrages peuvent être consultés à la bibliothèque de la Maison de la Culture.

(2) La représentation de *Cripure* dure environ deux heures sans entracte. Le rôle de Cripure sera tenu par Marcel Maréchal, celui de Maïa par Tatiana Moukhine. Marcel Maréchal et les comédiens participeront à une rencontre avec le public mercredi 9 novembre à 18 heures. Entrée libre.

Stage d'initiation au jeu dramatique

Au cours de la saison 77-78, la Maison de la Culture de Grenoble proposera à ses adhérents un ensemble de stages dans le domaine du jeu dramatique, du mime et du masque.

Le premier d'entre eux, destiné à des stagiaires désirant recevoir une *première initiation* à ces pratiques aura lieu du vendredi 25 novembre (soir) au dimanche 27, et sera assuré par **Jean Caune** et **Abbès Faraoun**. Renseignements auprès de l'animation théâtrale et des relations publiques. Des bulletins d'inscription peuvent être retirés au service « accueil ».

Cette pièce, Louis Guilloux l'a tirée lui-même de son œuvre *Le Sang noir* qui fut l'un des grands romans de l'entre-deux-guerres. **Cripure** est le surnom donné à un professeur de philosophie sur qui s'abattent les railleries de ses collègues, et des habitants de sa petite ville : il a une tête trop grosse, il est mal bâti, mal habillé, il boit – et une servante d'auberge partage son intimité. Cela en plein cœur de la Grande Guerre, en cette année 1917 où le destin bascule... Et **Cripure** traverse la réalité de cette année-là, si étrangère à sa réalité propre : « Il aime la justice, la conciliation, l'amour, l'amitié. Le monde qui l'entoure lui refuse tout... Il n'a plus (ou pas) d'amis, c'est la guerre, le monde est abject. Que faire ? Disparaître ». A cette analyse de Louis Guilloux répond comme en écho cette confidence de Marcel Maréchal : « Je crois que ce rôle peut être un grand moment dans la vie d'un comédien. C'est un homme qui, dans l'instant, est capable d'aimer, de détester, d'être sincère, de ne plus l'être. C'est une nature riche, j'aime ce genre de rôle. J'aime les gens un peu excessifs qui donnent du piment à la vie. »

Jean Delume.

louis guilloux

Un Breton de Saint-Brieuc, né en 1899 dans un milieu très modeste. Des débuts difficiles, dont la trace apparaît dans son premier livre, *La maison du peuple* (1927).

Au moment où fermente le Front populaire, c'est la publication du *Sang noir* (1935), auquel le jury Goncourt préfère *Sang et lumière*, de Joseph Peyré... Des réunions publiques ont lieu pour la défense de l'ouvrage, avec Dorgelès, Malraux, Aragon, Nizan, Chamson ; des militants, des ouvriers, des intellectuels se retrouvent ensemble à la Mutualité : « *Le Sang noir* m'a donné beaucoup d'amis. J'étais déjà des leurs, alors on s'est reconnus. »

En 1936, voyage en U.R.S.S. avec, entre autres, Gide et Eugène Ionesco. Les années de guerre donnent naissance au *Pain des rêves* (1942) puis déboucheront sur la « somme » romanesque du *Jeu de patience* (1949), sorte de microcosme de la société française du début du siècle (prix Renaudot). Viendront ensuite, notamment, *Les batailles perdues* (1960), la découverte du théâtre avec *Cripure*. En 1973, à l'occasion de la *Quinzaine de la lecture*, Grenoble accueille Louis Guilloux : il conquiert ses auditeurs et ses interlocuteurs par sa lucidité, sa franchise, sa chaleur humaine.

Tout récemment, il a publié deux nouveaux livres : *O.K. Joe* et *Salido* (1976), où la part du « vécu » continu d'occuper une place essentielle.

Bernard Haller nous revient fin novembre et début décembre avec un nouveau spectacle. De l'intelligence, du travail et de la drôlerie de ce comédien, on n'en a rarement aussi bien parlé que ne l'a fait Jean-Jacques Lerrant, journaliste au « Progrès de Lyon ». Voici ce qu'il en écrivait au printemps dernier :

Extraordinaire Bernard Haller : à la fois mime, clown, chansonnier et comédien, il joue de toutes ces gammes en un solo acrobatique



un peuple de personnages. Il s'interpelle, se répond, grommelle, éructe, occupe la scène de gestes réglés au millimètre, créant des situations saugrenues qui évoquent dans le grossissement comique les conditions actuelles de la vie.

Au centre il est l'anti-héros, le paumé, la victime drolatique. Ce spectacle de solitude-multitude commence par les bruits forcenés qui assaillent, compriment, étranglent l'homme du *métro-boulot-dodo*. Il s'achève sur une litanie de mots additionnés qui égrènent les rites, de la naissance à la mort, d'une existence quelconque, l'avalanche sèche des mots de la grisaille. Entre ce début et cette fin, des métamorphoses enchaînées de sketches par la vertu de quelques accessoires, d'une palette d'attitudes très rigoureusement composées et d'une voix aux différents timbres qui se donne la réplique à elle-même. Grâce aussi à un pouvoir très particulier de mimiques. Il y a là un art très efficace entre celui du clown et celui du comédien.

Comme les vrais comiques, Bernard Haller a la vision du pessimiste dans les textes qu'il écrit et qu'il joue. Il développe des situations absurdes et angoissantes qui sont la trame de notre quotidien. Mais on rit de se voir si moches en les miroirs qu'il nous tend parce qu'entre sa malle, ses accessoires, son magnétophone, ses bruitages en synchronisation méticuleuse avec ses parcours, ce grimacier supérieur a monté un spectacle aux rouages sans défaut.

Accord parfait entre l'angoisse du fond et l'expression quasi automatisée du comique. Tout est à point. Tout est au point. Les rires montent vers Bernard Haller comme des vagues...

Jean-Jacques Lerrant.

Rencontres de théâtre amateur

A l'initiative de la Direction départementale Jeunesse et Sports, des « Rencontres-formations du théâtre amateur de l'Isère » auront lieu du 22 au 27 novembre, en collaboration avec diverses associations, et l'appui technique de la Maison de la Culture.

Le temps n'est plus où les mots de *théâtre amateur* évoquaient inévitablement d'insipides représentations de patronage. L'intérêt de ce type de théâtre, aujourd'hui, repose à la fois sur son enracinement local et la grande variété de ses orientations ; en outre, la constitution d'une troupe d'amateurs suppose généralement, à l'heure actuelle, une certaine communauté de sentiments et d'idées.

Un stage, un montage vidéo, des séances de réflexion s'ajouteront aux représentations qui se dérouleront chaque soir au Rio ou en d'autres lieux. (Troupes : Prétexte 73, Le Rideau, le Levant, la Cuman, le Frette, Compagnie italienne de prose, M.J.C. de Saint-Martin-d'Hères, M.J.C. de Voiron). Le samedi 26 à 17 heures, salle des Concerts, un débat public sera organisé sur le thème « Le théâtre amateur en question », débat pour lequel est annoncée la participation de A. Ciccalini (scénographe), J. Dasté, A. Gatti, X. Pommerat.

MUSIQUE DISQUES

LUTHERIE - PIANOS - ORGUES

BLANC-GONNET

et FILS

4 bis, rue Casimir Brenier (près de la gare) - GRENOBLE
Tél. : 44.87.66

DESHAIRS

12, place Victor Hugo - 1, rue Lamartine - GRENOBLE
Tél. : 44.24.13

danse

« voyage organisé »

par la compagnie dominique bagouet

A l'affiche de décembre

Du 6 au 10 décembre, la Maison de la Culture centre une partie de ses activités sur Jean-Paul Sartre. A cette occasion, elle accueillera le TNP-Villeurbanne dans **Sartre**, montage de textes dit par Roger Guillaumat dans une mise en scène de Robert Gironès (les 7, 8, 9 et 10) ainsi qu'un spectacle tiré d'une nouvelle du « Mur » : **Eros-trate**, mis en scène par Yves Gourvil (les 9 et 10). Enfin le film d'A. Astruc et M. Contat **Sartre par lui-même** sera présenté deux fois les 8 et 10 décembre.

Dans le domaine du théâtre, la création étrangère sera représentée par une troupe portugaise, Le Théâtre Comuna de Lisbonne, qui donnera son spectacle **En mai** les 3 et 4. Enfin on pourra voir ou revoir **Palazzo Mentale** de P. Bourgeade et G. Lavaudant donné à nouveau à la Maison de la Culture les 21, 22, 23 décembre après une longue tournée.

Dans le domaine des variétés, **Bernard Haller** et son nouveau spectacle seront encore présents les 1^{er} et 2 décembre.

En musique, trois concerts : **La voix et la musique dans l'Inde du Sud** poursuit (le 6) le cycle « Musiques vocales » amorcé en octobre ; **Le Trio à cordes M.C. Millière** (le 16) ; enfin du jazz avec **Jerry Mulligan** et son sextet (le 8).

Une semaine de danse avec les **Ballets F. Blaska** qui reviennent pour les fêtes, avec plusieurs créations (du mardi 13 au samedi 18).

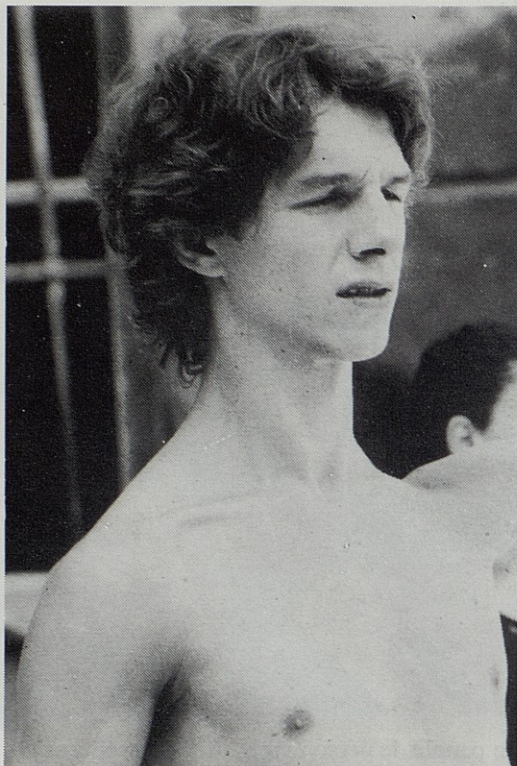
Le cinéma, quant à lui, termine son cycle « Cinéma français » avec la **semaine de la décentralisation cinématographique** – des films et des débats du 1^{er} au 4 décembre (voir dépliant spécial). Dans le cadre du « Cinéma burlesque » on pourra voir les 13 et 14 un Chaplin, **Le Kid**.

Les arts plastiques, outre la poursuite des manifestations sur **L'enjeu du jouet**, nous proposent durant tout le mois une exposition de photographies de Pierre Fillioley sur le thème : **C'est la foire à Beaucroissant**.

Du mardi 13 au dimanche 18, à 18 heures en salle de T.V., des **lectures** d'auteurs contemporains, notamment Michaux, assurées par Michel Ferber et Abbès Faraoun.

Les Sciences Sociales ainsi que l'Animation Littéraire, pour l'Heure de critique du livre, ont axé leur réflexion sur **la santé et les conditions de travail** (du 3 au 20 décembre). Des films, une exposition, des débats...

Enfin, jusqu'au 15 décembre se poursuivent des activités de décentralisation dans les collectivités du département avec, pour la littérature, **La fête des Fleurs** ; pour le cinéma, une sélection des films présentés dans la Maison à l'occasion du cycle consacré au **Cinéma français**.



Dominique Bagouet

Lauréat du concours chorégraphique qui se déroule chaque année dans la banlieue parisienne de Bagnolet, **Dominique Bagouet** s'est retrouvé *jeune chorégraphe* sans avoir, ou presque, eu le temps d'y penser. Il était danseur des Ballets **Peter Goss**, après avoir fait ses classes chez **Rosella Hightower** et traversé plusieurs compagnies. Il y a de cela un an et demi, à peine. Très influencé par **Carolyn Carlson**, il se lançait dans la danse moderne. Après « Chansons de nuit » qui remportait le premier prix de chorégraphie et déclenchait des propositions de spectacles, il forma une compagnie et – très vite – se constitua un répertoire. Un style alerte, dynamique, mis en

valeur par le choix des musiques et la qualité de l'exécution. Un groupe homogène de danseurs dont le travail très souvent collectif, se rôde à l'auto-critique. Jean Rochereau et Geneviève Sorin tous deux connus du public grenoblois pour avoir, l'un dansé chez **Blaska** et l'autre au **Ballet de Poche**, font partie de la compagnie. Jean Rochereau, également chorégraphe, a signé plusieurs ballets du répertoire (1).

Pour sa nouvelle création, Dominique Bagouet rompt la formule d'une suite de ballets et présente une seule œuvre mi-réaliste, mi-onirique sur le thème du mariage. « Voyage organisé », un mariage petit-bourgeois qui parfois frôle Brecht, sur toile de fond de Roberto Moscoso (2). Gageons qu'on y retrouvera cette sorte d'humour assez retenu, qui colore les chorégraphies de Dominique Bagouet et cette poésie un peu nostalgique à laquelle il résiste rarement. Maurice Jaubert a été choisi pour la musique du film *L'Atalante* de Jean Vigo. Allers-retours du rêve à la réalité, ruptures : farce et poème. En surimpression, la musique se mêle à des bruits rapportés : fonds de mer, eau et cristal... Rêve brisé comme la danse qui parfois se suspend et se casse. Quatre orphéonistes sur scène apportent par leur musique cuivrée de quoi rompre la nostalgie ; c'est un orchestre féminin « Les trois orphelines » que le chorégraphe a rencontrées dans la rue où elles ont coutume de jouer. Une noce sur fond de mer... spectacle populaire. Dans le travail de Bagouet, on peut lire à plusieurs niveaux. Le plaisir de danser mène le jeu. La *jeune compagnie* fait un départ assez personnel. Serez-vous du voyage ?

Lise Brunel.

(1) Outre D. Bagouet, J. Rochereau et G. Sorin, la compagnie compte parmi ses membres : Bénédicte Billiet, Françoise Denieau, Isabelle Dubouloz, Marc Leclercq et Sylvain Richard.

(2) Roberto Moscoso a réalisé pour le Théâtre du Soleil les décors de 1789 d'Ariane Mouchkine.



Photos Guy Delahaye

musique

la philharmonie de bucarest

Les pays d'Europe orientale sont réputés pour leurs traditions musicales populaires et la solidité de leurs institutions musicales. Le renouveau des cultures nationales au XIX^e siècle a, en effet, suscité des générations de compositeurs attachés à ces traditions et des organismes divers – conservatoires, orchestres, chorales... – susceptibles de répandre ces nouvelles musiques. Les deux composantes se retrouvent à Bucarest : La Philharmonie d'Etat a été fondée en 1858 ; elle bénéficie donc d'une longue tradition musicale ; et c'est en 1955 que le nom du grand violoniste et compositeur **Georges Enesco** fut ajouté au titre officiel de l'orchestre.

La Philharmonie doit sa haute qualité au travail approfondi qu'effectua Georges Enesco, à la tête de l'orchestre durant plus de 40 ans. Les plus grands chefs d'orchestre et compositeurs n'ont d'ailleurs pas hésité à venir diriger à Bucarest : Richard Strauss, Maurice Ravel, Igor Stravinsky, Bela Bartok, Bruno Walter, Herbert von Karajan, David Oistrakh et beaucoup d'autres.

Les « Heures Alpines » et la Maison de la Culture ont invité la Philharmonie Georges Enesco à donner un programme où le 1^{er} concerto pour piano de Mendelssohn (soliste, V. Georghiu), œuvre rarement entendue, voisine avec des œuvres de Bartok (danses roumaines), Enesco (2^e Rhapsodie Roumaine) et Borodine (1^{re} Symphonie). L'orchestre sera dirigé par Mikai Brediceanu.

Jean-François Héron.

jeune musique

avec le trio Arsis

Parler de « Jeune Musique », en une période d'explosion de la « musique ancienne » peut sembler paradoxal. On voit cependant tout l'intérêt qu'il y a pour de jeunes musiciens à se faire connaître dans un répertoire qui n'exclue pas notre époque. Le cycle « Jeune Musique » que la Maison propose depuis plusieurs années répond donc à un double objectif : permettre à des musiciens à l'aube de leur carrière de se faire entendre du public grenoblois à des heures *familiales* : le samedi à 18 h 30 et le dimanche à 15 h ; donner leur chance à des musiques *récentes* encore peu connues, sans pour cela négliger le répertoire classique.

Pour la saison 1977-1978, ce seront des ensembles de musique de chambre et des orchestres qui se produiront. Le **trio d'anches Arsis**, composé de professeurs du Conservatoire de Valence, ouvrira la série les 5 et 6 novembre, avec des œuvres de A. Besozzi, D. Erdmann, J.-D. Heinichen, W.-A. Mozart et M. Constant.

J.F.H.

une ville, un jazz

avec le Chicago Blues Festival

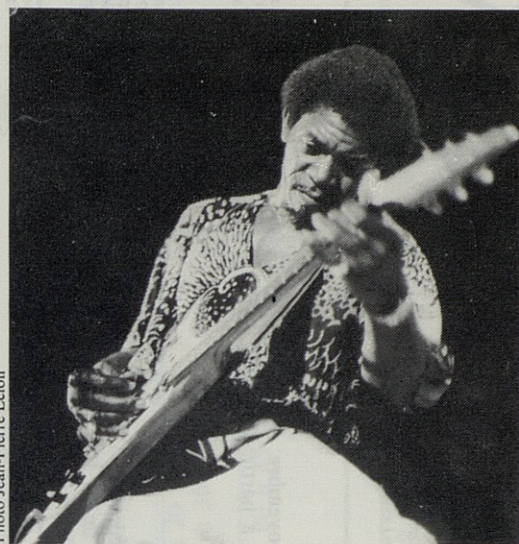


Photo Jean-Pierre Leloir

Dans son dictionnaire du jazz, Hugues Parnassié définit le blues comme « le chant populaire des noirs des Etats-Unis qui est directement à l'origine du jazz ». Dans le leur, Franck Tenot et Philippe Carles sont beaucoup plus précis et nuancés : « on ne peut dissocier le blues du jazz tant il est mêlé à son évolution, aussi bien par son importance thématique que par son emprise caractéristique. » Et il est certain que les musiciens de tous les jazz, rock et pop music y font référence et admettent ou proclament cette paternité du blues.

Depuis plusieurs années, J.M. Monestier va chercher à Chicago les meilleurs chanteurs, guitaristes, pianistes de blues qui y vivent et y exercent leur talent, le chantent, le vivent en témoins. Et il faut savoir que « 700 000 noirs vivent à Chicago dans de véritables ghettos, dans des conditions de sous-prolétariat encore plus atroces qu'à Harlem ou dans le quartier de Watts à Los Angeles ». Il n'y a pas lieu de s'étonner, par conséquent, que leur musique soit devenue plus âpre, plus violente, plus agressive.

Luther Allison n'est pas un inconnu pour les amateurs de blues. A 17 ans, son admiration sans réserve pour **B.B. King** et **Jimmy Dawkins** l'encourage à jouer et chanter (avec le groupe de son frère Ollie) et très vite à dépasser le stade de l'imitation. Il va créer son propre groupe et au fil des années, s'affirmer comme un des meilleurs « bluesmen ». Sa consécration en Europe se fera en 1976 à Montreux et à Antibes.

Voix vibrantes et chaleureuses, guitares percutantes, la soirée promet beaucoup d'émotions. « Le blues, c'est comme les dix commandements. C'est simple, mais il faut l'interpréter, le commenter, le mettre en situation, le proclamer et l'illustrer » dit Luther Allison. Pour parfaire cette définition, il sera accompagné de Big Voice Odom, John Ritchie, Donald Robertson, Sidney Wingfield, James Campbell.

Nicolle Martin-Raulin.

Récital Krivine - Ivaldi

Le violoniste Emmanuel Krivine et le pianiste Christian Ivaldi donneront le mardi 22 novembre un unique concert au profit d'**Amnesty International** (1), organisation qui lutte, au niveau de la planète, pour le respect des Droits de l'Homme. Au programme, trois sonates pour violon et piano : celle en la majeur n° 9 opus 47, dite sonate à Kreutzer de Beethoven ; celle en ré mineur opus 108 de Brahms ; enfin la sonate en sol mineur de Debussy.

(1) Voir notre rubrique Société p. 14.

Juliette Gréco

« Gréco a des millions dans la gorge : des millions de poèmes qui ne sont pas encore écrits, dont on écrira quelques-uns. On fait des pièces pour certains acteurs, pourquoi ne ferait-on pas des poèmes pour une voix. Elle donne des regrets aux prosateurs, des remords. Le travailleur de la plume qui trace sur le papier des signes ternes et noirs finit par oublier que les mots ont une beauté sensuelle, la voix de Gréco le leur rappelle. Douce lumière chaude, elle les frôle en allumant leurs feux. C'est grâce à elle et pour voir des mots devenir pierres précieuses que j'ai écrit des chansons. Il est vrai qu'elle ne les chante pas mais il suffit, pour avoir droit à ma gratitude et à celle de tous, qu'elle chante les chansons des autres. »

Jean-Paul Sartre.



maison de la culture grenoble

4, rue Paul-Claudé, Grenoble - Tél. (76) 25.05.45



NOVEMBRE 1977

ARTS PLASTIQUES

- architectures marginales aux u.s.a.
- l'enjeu du jouet

jusqu'au 27 novembre
tous les jours à partir de 11 h

Exposition conçue et réalisée par le Centre National d'Art et de Culture « G. Pompidou » (C.C.I.) en collaboration avec le Centre Culturel Américain de Paris.
Entrée libre.

à partir du 10
jusqu'au 24 décembre
tous les jours de 11 h à 13 h
et de 14 h à 19 h

Exposition composée de trois volets :
● « Des jouets par milliers »
● « Jouets d'ailleurs, d'Afrique et d'Orient »
● Une ludothèque Entrée libre.

CINEMA

- la spirale d'a. mattelard
v. mayoux
et j. meppiel
- louison; y'a personne de jean-luc godard (1976)
- mon cœur est rouge de michèle rosier (1977)
- 2 débats
- la décentralisation cinématographique
- cinémathèque
- buster keaton dans « collège »

jeudi 3, à 20 h 30 (p.s.)
samedi 5, à 14 h 30 et 20 h 30 (p.s.)

Cycle cinéma français. Sélection de films « mal vus ».
Prix des places : adh. 8 F, non-adh. 13 F.

jeudi 17, à 20 h 30 (p.s.)
samedi 19, à 14 h 30 et 20 h 30 (p.s.)

Films tirés de l'émission T.V. « 6 fois 2 ».
Prix des places : adh. 8 F, non-adh. 13 F.

jeudi 24, à 20 h 30 (p.s.)
samedi 26, à 14 h 30 et 20 h 30 (p.s.)

Prix des places : adh. 8 F, non-adh. 13 F.

vendredi 4, à 20 h 30 (p.s.)
vendredi 25, à 20 h 30 (p.s.)

Le cinéma à Grenoble.
Entrée libre.
Les Etats généraux du cinéma de 1968
Entrée libre.

du mardi 29 au samedi 3 décembre

Organisée en collaboration avec l'Atelier Cinéma du Dauphiné. Films, débats et colloque avec des réalisateurs, animateurs et journalistes (voir tract spécial).
Prix pour les séances cinéma :
adh. 8 F, non-adh. 13 F.

dimanche 6, 13, 20 et 27, à 17 h (p.s.)

Films programmés dans le cadre de la rétrospective du cinéma français (voir tract spécial).
Prix unique : 5 F.

mardi 8, à 14 h 30 et 20 h 30 (p.s.)
mercredi 9, à 14 h 30 et 17 h (p.s.)

Dans le cadre du « cinéma burlesque »
Prix des places :
moins de 16 ans : 4 F ; adh. 8 F, non-adh. 13 F.

DANSE

- cie dominique bagouet

jeudi 3 et samedi 5, à 19 h 30
vendredi 4, à 20 h 45 (g.s.)

La compagnie interprétera un seul grand ballet intitulé : « Voyage organisé ».
Prix des places : adh. 15 F, non-adh. 27 F.

LITTERATURE

- la critique du livre
- la fête des fleurs

samedi 5, à 15 h 30 (bibliothèque)

Entrée libre.

du 15 novembre au 15 décembre
(en décentralisation)

Poème de Yannis Ritsos, dit par Ghaouti Faraoun sur une musique de Henri-Stoff Torgue. Ce spectacle sera présenté dans diverses communes du département. Renseignements auprès de l'animation littéraire.

MUSIQUE ET CHANSON

- le trio arsis
- la philharmonie de bucarest
- e. krivine - ch. ivaldi
- djurdjura
- juliette gréco
- le chicago blues festival avec luther allison

samedi 5, à 18 h 30
dimanche 6, à 15 h (p.s.)

Dans « Jeune musique », avec Ch. Ognibène, hautbois ; Ph. Lavergne, clarinette ; Ch. Bouvier, basson. Œuvres de Besozzi, Erdmann, Heinen, Mozart, Constant.
Prix des places : adh. 8 F, non-adh. 13 F.

samedi 12, à 20 h 45 (g.s.)

Direction : Mihai Bredeceanu. Soliste : Valentin Gheorgiu, pianiste. Œuvres de Bartok, Borodine, Enesco, Mendelssohn. En collaboration avec « Les Heures Alpines ».
Prix des places : adh. 20 F, non-adh. 32 F.

mardi 22, à 20 h 45 (t.m.)

Sonates pour piano et violon de Beethoven, Brahms et Debussy. En collaboration avec « Amnesty international ».
Prix des places : adh. 20 F, non-adh. 32 F.

vendredi 11, à 15 h 30
samedi 12, à 20 h 45 (t.m.)

Groupe de chanteuses kabyles avec leurs musiciens.
Prix unique : 10 F.

mercredi 16, à 20 h 45
jeudi 17, à 19 h 30 (g.s.)

Prix des places : adh. 20 F, non-adh. 32 F.

vendredi 18, à 20 h 45 (g.s.)

Prix des places : adh. 15 F, non-adh. 27 F.

SOCIETE

- pour un autre habitat
- architecture aux u.s.a.

jusqu'au 27 novembre
tous les jours à partir de 11 h

Exposition : Comment rendre l'habitat vivable pour tous.
Entrée libre.

vendredi 18, à 20 h 45 (p.s.)

Débat avec MM. Grandjean et Godebski d'« Architecture et Construction » dans le cadre de l'exposition « Architectures marginales aux U.S.A. »
Entrée libre.

THEATRE

- cripure
- la jeune lune... par le théâtre de l'aquarium

mardi 8 et mercredi 9, à 20 h 45
jeudi 10, à 19 h 30 (g.s.)

Une pièce de Louis Guilloux d'après son roman « Le sang noir ». Mise en scène : Marcel Maréchal. Une rencontre avec celui-ci aura lieu le mercredi 9 à 18 h.
Prix des places : adh. 15 F, non-adh. 27 F.

mercredi 23 et vendredi 25, à 20 h 45
jeudi 24 et samedi 26, à 19 h 30 (g.s.)

« La jeune lune tient la vieille lune toute une nuit dans ses bras. » Création collective du Théâtre de l'Aquarium.
Prix des places : adh. 15 F, non-adh. 27 F.

VARIETES

- bernard haller

mercredi 30, à 20 h 45 (g.s.)

Bernard Haller dans un nouveau spectacle que l'on pourra voir également les 1^{er} et 2 décembre.
Prix des places : adh. 15 F, non-adh. 27 F.

VIE DE LA MAISON

- relais-information

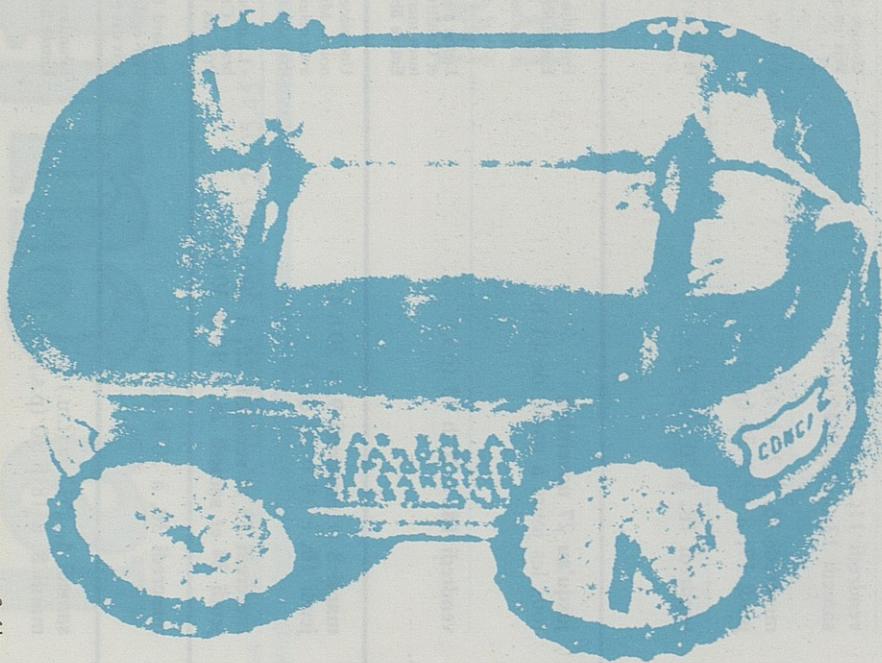
samedi 5, à 17 h (t.m.)
mardi 8, à 18 h 30 (p.s.)

Réunions d'information pour les relais des collectivités.
Entrée libre.

arts plastiques

l'enjeu du jouet

Copyright Chantal Lombard et Emmerick Dorr



Voiture fabriquée par un enfant d'Afrique noire avec une boîte de conserve, des capsules de bouteilles et du bois.

Sur le jeu et le jouet, on peut lire avec profit : **L'enfant et les jouets**, Sarazanas et Baudet. Ed. Casterman, 1972. **Mythologies**, Roland Barthes. Ed. du Seuil, Coll. Points, 1957. **Que choisir ?** Numéro spécial, décembre 76-janvier 77.



« Berceau poupon poussette
Caramel bonbon sucette
Pour les fillettes
A la rigolette
A glion. »

« Police gendarme gapion
Casquette galon pompon
Les garçons en prison
A Chillon... »

André Bay « Trésor des comptines ».
Editions André Balland, 1967.

A l'occasion des fêtes de fin d'année, du 10 novembre au 25 décembre, la Maison de la Culture propose un ensemble de manifestations et d'animations sur le *jeu* et le *jouet*. Tout d'abord trois expositions seront présentées dans les salles : **Des jouets par milliers**, exposition conçue par Margo Rouard et réalisée par le Centre de Création Industrielle. **Jouets d'ailleurs, d'Afrique et d'Orient**, exposition conçue par Chantal Lombard et réalisée par la Maison de la Culture. Enfin, **L'Espace d'une Ludothèque** disposé par Elisabeth Roy et Katia Moulas.

Le premier volet est consacré particulièrement à la production du jouet industriel, sous forme d'un paravent, dépliant un collage de textes, de photos et de jouets contemporains. Le constat est plutôt critique : le jouet ne serait-il que soumis à une valeur d'usage ? Son jeu ne se résoudrait-il plus qu'à l'exigence plus ou moins bien appliquée de la règle ? Ce catalogue montre « un monde réduit et caricaturé où s'ennuient de fausses ménagères et de faux ingénieurs, où se disputent de faux bandits et de faux justiciers, de faux outils et de faux matériaux, de faux enfants et de faux adultes : la maquette du spectacle marchand ».

La seconde partie développe un point de vue extrêmement opposé, puisqu'il s'agit d'une collection de jouets fabriqués par des enfants et des artisans d'Afrique et d'Orient. Ces jouets réalisés avec des matériaux de la vie quotidienne (fil de fer, papier mâché, bois et tissus...), sous un aspect rudimentaire, ont l'intérêt d'exprimer immédiatement leur fonction de jeu vécu, inventé et trouvé par l'enfant

dans l'espace et le temps de sa journée. L'activité ludique, sans artifice, est ici privilégiée dans son enjeu fondamental d'éveil à l'imagination, à la création et à la formation de la personnalité.

Il semblait alors logique d'ouvrir une dernière réflexion sur l'espace d'une ludothèque. Sorte de médiation entre le jouet préfabriqué et l'auto-construction. Espace public d'information sur les jouets que les enfants viennent toucher, que les parents viennent tester. Espace, aussi, d'échange et de jeu qui donne aux enfants un autre type de rapport au jouet : une activité individuelle ou collective de fabrication. Elisabeth Roy et Katia Moulas seront présentes dans l'exposition les mercredi, jeudi, samedi et dimanche après-midi.

A l'occasion de cette manifestation, l'Association de Gestion du Personnel des Centres de Loisir (coordinateur : Daniel Dumas) et les Francs et Franches Camarades (déléguée : Nicole Cardon), conjointement avec la Maison de la Culture, organisent une animation éclatée dans les différents quartiers de Grenoble. Cette animation, prise en charge par les amateurs des équipements socio-culturels, proposera aux enfants et aux adultes de réaliser des jeux et des jouets, à caractère individuel ou collectif, pendant ce trimestre. Toutes ces réalisations seront enfin regroupées sur le plateau de la petite salle, dans une *Foire au troc* le samedi après-midi, 17 décembre.

Yann Pavie.

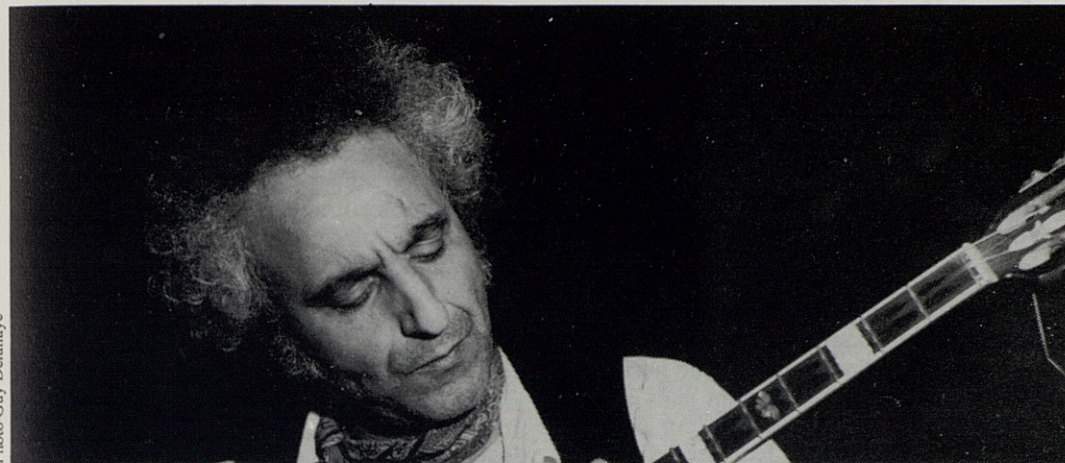
Une ludothèque, pour quoi faire ?

Une ludothèque (1) est un endroit public où des enfants et des parents peuvent venir emprunter des jeux et des jouets pour une période déterminée : une quinzaine de jours en général. L'enfant y vient choisir, toucher, le jouet qui l'intéresse et l'emporte chez lui ; les parents se renseignent aussi et y trouvent le jouet qu'ils ne peuvent pas toujours offrir ou qu'ils ne songent pas à acheter.

Dans les ludothèques existantes – et je pense particulièrement, à Grenoble, à celle ouverte il y a trois ans par le Comité d'Entreprise de Télémécanique – le spectacle est celui d'une fête, d'une découverte, sans cesse renouvelées. Ouverte aux travailleurs de cet établissement, chaque vendredi de midi à 14 heures, la ludothèque est avant tout un lieu d'accueil, de rencontre où la discussion se fait dense sur un ton amical et décontracté. Le prétexte en est bien sûr le jouet, mais un prétexte dont l'aspect le plus important est celui d'un système d'échange éducatif autour d'un vaste choix de jeux et de jouets appartenant à tous.

Y.P.

(1) La première en France fut mise en place en 1968 à Dijon ; elle fonctionne dans le cadre de l'Association Bourguignonne Culturelle.



Ghaouti Faraoun

Du 15 novembre au 15 décembre prochain, le spectacle « La fête des fleurs » (poème de Yannis Ritsos, donné deux fois dans la Maison en avril dernier (1), sera présenté en décentralisation dans différentes communes du département.

Les communes touchées seront essentiellement des communes avec qui la Maison n'a jamais ou peu travaillé, le public visé en majorité composé de ruraux (agriculteurs, résidents). C'est une priorité que nous nous sommes donnés pour ce spectacle, afin d'élargir le nombre et la variété de nos contacts dans le département. Au delà de la sensibilisation à un grand poète contemporain, Yannis Ritsos, l'animation littéraire pense amorcer un travail sur la poésie pouvant déboucher sur une « Fête de la poésie » en avril prochain.

Ghaouti Faraoun, qui interprète le texte de Ritsos, nous a dit ce qui l'avait amené à monter ce spectacle.

Ghaouti, « La fête des fleurs », qu'est-ce que c'est ?

G. Faraoun – La fête des fleurs, ce n'est pas une pièce de théâtre, pas un récital de poésie, pas un débat, pas un sketch... C'est plutôt une rencontre, une sorte de rencontre...

Quelle sorte de rencontre ?

G. Faraoun – Une rencontre entre un lecteur et un texte, entre un lecteur, un texte, un musicien. Entre tout ça et ce qu'on appelle « les gens », c'est-à-dire ceux qui se prêteront à cette rencontre, comme on va vers la place du village parce que les enfants annoncent qu'il s'y passe quelque chose, et non comme on va au spectacle...

La fête des fleurs, c'est une voix, Ritsos, le peuplé grec, un conteur, et un décor musical... C'est une chronique vivante, avec la population, les personnages, la grand-mère, le patron de l'usine, les enfants, les hommes chargés de l'enquête après la mort de Petros, la colère, l'amour, la haine, la générosité...

Qu'est-ce qui vous a, au départ, poussé vers cet auteur, parmi tant d'autres, et vers ce conte ?

G. Faraoun – J'avais entendu des textes de Ritsos à Avignon. Je pensais à Hikmet, à Neruda. Des textes d'abord plus sensuels qu'intellectuels. Donc des textes d'abord plus proches de tous. Texte clair, de tous les temps. Ce n'est plus du Yannis Ritsos, ou un montage de mots signé Untel. C'est le peuple grec. C'est un peuple. C'est nous. Tenez : ça donne du plaisir aussi bien à lire, à dire, qu'à entendre. C'est plein de sons, de couleurs, d'odeurs, d'objets qu'on peut faire toucher avec la voix. Ecoutez cette phrase : ... les femmes du quartier ressemblaient à des jardins mouvants...

Et au delà du sensuel, du plaisir ?...

G. Faraoun – Ce conte fait réfléchir. Il engage. Tout nous viole (l'urbanisme, la télé, l'auto, les frontières) eh bien, « La fête des fleurs » rassemble, de la même manière que les paraboles, que les prophètes... Une démarche simple, et profonde. Tenez : « Qu'est-ce qui vaut mieux : l'éblouissement, ou la connaissance ? »

Pourquoi mettre de la musique sur un texte ?

G. Faraoun – C'est une tradition, hors lieu de spectacle, de laisser chanter sur la légende. En Afrique, on accompagne le contenu avec de la musique. Ici aussi, dans les rues. La musique est un décor avec les dimensions suggérées et réelles que proposent les bons décors. C'est ce qu'a voulu Henri-Skoff Torgue. Sa partition musicale est liquide ; on baigne dedans. On n'est pas en face d'un diseur, on est avec...

Face à face, c'est glacial...

G. Faraoun – On est dedans, on est avec. Le diseur interpelle les gens. Moi aussi.

Et vous croyez que ça peut marcher, aujourd'hui, un conte ?

G. Faraoun – Ça ne marchera peut-être pas autant que si nous propositions un pepsy cola show ou des pâtes aux œufs frais, mais ceux qui voudront venir en voisin écouter Ritsos une fois en tirant un autre profit, un autre plaisir, j'en suis sûr... oui, sûr...

Propos recueillis par Philippe de Boissy.

(1) « La fête des fleurs » sera présenté à nouveau dans la Maison en février 1978.

Pour un autre habitat

Durant ce trimestre, un ensemble de manifestations permet d'approfondir la réflexion sur l'architecture et l'habitat. Outre les expositions « Habitations provisoires » et « Architectures marginales aux U.S.A. », une petite exposition, présentée en novembre dans la mini-galerie, proposera une approche complémentaire. Il s'agit de montrer comment rendre l'habitat et son environnement plus vivables, en tenant compte des problèmes rencontrés par les personnes à mobilité réduite. Comme le terme l'indique, il ne s'agit pas de traiter des handicapés physiques, mais plus largement, de toute personne qui n'entre pas dans les normes usuelles : enfants, femmes enceintes, obèses, accidentés, vieillards... L'exposition propose un certain nombre de solutions architecturales et urbanistiques concrètes et aisément réalisables.

D. L.

Architecture contemporaine aux U.S.A.

Dans le cadre de l'exposition du Centre de Création Industrielle présentée dans la Maison jusqu'au 27 novembre, un débat aura lieu le vendredi 18 sur le thème *Architecture contemporaine aux U.S.A.* MM. Grandjean et Godebski, membres de l'association interministérielle « Architecture et Construction », présenteront un montage audiovisuel sur l'architecture et l'urbanisme de grandes villes américaines et montreront en quoi des mouvements comme l'architecture marginale ont pu avoir une influence profonde sur l'habitat contemporain.

D'autre part, MM. Grandjean et Godebski seront présents dans l'exposition du mercredi 16 au samedi 19 novembre et présenteront leur montage. Les groupes intéressés sont priés de s'inscrire à l'avance auprès du service « accueil ».

Décentralisation : les expositions itinérantes

Depuis trois ans, la Maison de la Culture a présenté quelques expositions sur des thèmes scientifiques comme *la pêche* (vue aussi bien sous l'angle économique qu'écologique) et des thèmes politiques et sociaux comme *la sécheresse au Sahel* qui démonte les mécanismes du sous-développement, ou encore *la femme légale* sur le statut de la femme de l'Antiquité à nos jours. Depuis la rentrée, est venue s'ajouter à ces expositions itinérantes une quatrième : *les handicapés dans la vie sociale*, reprenant les éléments essentiels de celle présentée dans nos murs en mars 77. Ces expositions, aisément transportables, sont à la disposition des collectivités adhérentes qui souhaitent mener autour de ces thèmes des activités d'animation et de réflexion. Pour se les procurer, il suffit de s'adresser aux animateurs sciences ou au service des relations avec les collectivités de la Maison.

amnesty international



Affiche de Topor pour l'année du prisonnier politique : 1977.

Amnesty International... en bref.

Créé en 1961, le mouvement compte aujourd'hui plus de 100 000 membres actifs, tous bénévoles, dans 78 pays. Il est structuré en plus de 2 000 groupes d'adoption et en 33 sections nationales. La Section Française (1) existe depuis 1971 et compte actuellement environ 8 000 membres et 150 groupes d'adoption. A Grenoble : environ 180 membres, deux groupes d'adoption (2). Egalement un groupe à Voiron et un groupe à la Côte-Saint-André.

Secrétariat International à Londres : plus de 100 membres. Budget international : 750 000 livres sterling. Aide matérielle aux prisonniers d'opinion et à leurs proches : plus d'un million de francs français. Entre 1961 et 1970, plus de 3 000 prisonniers d'opinion adoptés par Amnesty International ont été libérés. Après 1970, avec le développement de l'organisation, le nombre de prisonniers adoptés et celui des libérations s'est considérablement accru.

Amnesty International travaille pour la libération des prisonniers qui n'ont pas eu recours à la violence, mais réclame pour tous les prisonniers des procès justes, un traitement humain, et s'oppose à la torture et à la peine de mort dans tous les cas.

Cette année, 5 000 prisonniers sont pris en charge par l'organisation et ses membres. A ce travail, s'ajoutent les nombreux cas à l'étude, des actions urgentes, des campagnes en faveur de milliers de prisonniers qui ne peuvent être adoptés individuellement, les recherches approfondies sur la situation des Droits de l'Homme dans différents pays, l'observation de procès, la réalisation et la publication de rapports et d'informations (3).

(1) Adresse : 18, rue de Varennes, 75007 Paris. Tél. 222.91.32.

(2) Adresse : B.P. 43 R.P., 38001 Grenoble Cedex. Tél. 09.27.02. C.C.P. 1067-58 Z.

(3) Rapport sur la torture. Rapport annuel. Chronique mensuelle. Nombreuses brochures, rapports de missions, campagnes internationales. Reproductions, autocollants, etc. Journal de la campagne internationale : 1977, année du prisonnier d'opinion.

Amnesty International, organisation humanitaire qui mène une lutte acharnée pour le respect des Droits de l'Homme dans le monde (1), organise en collaboration avec la Maison le concert du mardi 22 novembre avec Emmanuel Krivine et Christian Ivaldi (voir p. 9). A cette occasion, nous avons demandé au groupe grenoblois de cette organisation de présenter ses buts et ses moyens d'action.

Dans sa lettre au journal « The Observer » du 28.5.1961, l'avocat britannique Peter Benenson disait : « Chaque jour en ouvrant votre journal, vous apprenez que quelque part dans le monde des êtres humains sont jetés en prison, torturés ou tués parce que leur opinion politique, leur religion ou leur race n'est pas celle de leur gouvernement... » En effet, sous tous les régimes et dans la majorité des pays du monde, des centaines de milliers d'individus sont emprisonnés et torturés, sans avoir commis aucun délit ni incité à la violence, du seul fait de leurs opinions.

Ils étaient une dizaine à Luxembourg en 1961 : Peter Benenson, Sean Mac Bride (prix Nobel de la Paix en 1975) et une poignée de juristes, scandalisés par la dégradation des droits et libertés politiques dans le monde, bouleversés notamment par l'usage de plus en plus systématique de la détention politique et de la torture comme moyen de gouvernement. « Amnesty International » était née.

Ses buts : la libération de tous les prisonniers d'opinion (qui n'ont ni commis d'actes de violence, ni incité à la violence) partout dans le monde, l'abolition de la torture et de la peine de mort partout et pour tous.

Son credo : la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, adoptée à l'ONU par la quasi totalité des Etats membres, mais violée par la plupart d'entre eux.

Ses principes d'action :

- la stricte légalité : Amnesty International n'emploie que des moyens légaux, mais tous les moyens légaux possibles, pour parvenir à ses buts. Elle est inattaquable du point de vue du droit.

- la stricte impartialité : Amnesty International ne porte aucun jugement sur aucun système politique, économique et social, mais elle combat les violations des droits de l'homme et des libertés élémentaires où que ce soit et quels qu'en soient les responsables. Dans cet esprit a été établie la règle fondamentale, garante de l'impartialité de l'organisation : les actions se font toujours en même temps pour trois prisonniers : un des pays de l'Ouest, un des pays de l'Est et un des pays non alignés. Qu'un prisonnier d'opinion soit détenu à New York ou à Paris, à Moscou ou à Pékin, à Conakry ou à Tunis, Amnesty International n'y voit aucune différence. Elle exige sa mise en liberté immédiate et son amnistie.

- l'internationalisme : Amnesty International est essentiellement un mouvement international. Par son action même, elle contribue au progrès des institutions et des pratiques internationales, en transcendant les barrières dressées par les Etats nationaux. Elle est une organisation non-gouvernementale, dotée du statut consultatif auprès de l'ONU et d'autres organismes internationaux. De ce caractère international découle le principe que les groupes d'Amnesty International d'un pays donné n'adoptent jamais de prisonniers détenus dans leur propre pays.

- La personnalisation : Amnesty International ne réclame pas dans l'abstrait le respect de la Déclaration des Droits de l'Homme. Elle lutte pour tirer des prisons des personnes bien précises, ayant tel nom, telle profession, détenues dans telles conditions, en vertu de l'abus de pouvoir de telles autorités, exercé dans telles circonstances.

Pour réaliser ces buts, l'organisation recourt à trois types d'action :

- Adoption de trois prisonniers par chaque groupe, suivi de leurs cas par des actions diverses jusqu'à leur libération. Aide de toutes sortes aux prisonniers et à leurs familles.

- Campagne mensuelle de lettres organisée au niveau international en faveur de trois prisonniers désignés par le Secrétariat International. Les cas sont publiés et explicités dans le bulletin mensuel.

- Actions du mouvement dans son ensemble ou des sections nationales : démarches auprès des gouvernements, ambassades, ministres, chefs d'Etats ; conférences et communiqués de presse ; missions d'enquête et assistance aux procès ; campagne internationale comme la « Semaine du prisonnier d'opinion » ou la « Campagne pour l'abolition de la torture » ; pétition ; actions urgentes pour sauver des personnes en grave danger ; actions avec d'autres organisations.

Ses moyens : pour ses actions, Amnesty International a besoin de moyens importants (4 millions de francs en 1975 sur le plan international). Amnesty International n'est subventionnée par aucun gouvernement et par aucune organisation. Ses moyens proviennent uniquement des cotisations de ses membres, des contributions de ses groupes, des dons et des manifestations organisées au plan national (spectacles, publications, etc.). Pour cette raison, Amnesty International fait appel à la générosité de tous ceux qui ont à cœur le respect des Droits de l'Homme et des libertés élémentaires.

Le groupe grenoblois d'Amnesty International

(1) Elle vient pour cette raison de recevoir le prix Nobel de la Paix pour l'année 1977.

pour un autre cinéma

A l'occasion de la **Semaine de la Décentralisation cinématographique** organisée par l'Atelier Cinéma du Dauphiné et la Maison, à l'issue du cycle consacré au **Cinéma français (1)**, Alain Thomas brosse ci-dessous un panorama du travail effectué depuis plusieurs années, à Grenoble, à partir de l'expression cinématographique. Il en dit l'originalité, les limites et signale les perspectives nouvelles qui s'ouvrent aujourd'hui, notamment avec la mise sur pied d'une unité de production : l'Atelier Cinéma du Dauphiné, qu'il présente plus loin. Nous reviendrons, dans le prochain numéro de « Rouge et Noir », sur le cinéma à Grenoble et les initiatives extérieures à la Maison de la Culture qu'il suscite.

Chez nous, comme dans la plupart des pays à systèmes économico-politiques identiques, deux pratiques de diffusion des films se sont développées simultanément mais sur des bases inégales et contradictoires. L'une, commerciale, très largement dominante, l'autre non commerciale limitée par voie réglementaire aux aléas de la marginalité.

La coexistence des deux pratiques s'est manifestée à Grenoble, comme ailleurs, par un double phénomène de *renovation* et de *restauration*.

Rénovation par l'accélération de la concentration dans l'exploitation commerciale qui a, en quelques années, changé de façon le contenu de son cinéma. Ce qui, d'ailleurs n'a pas réussi à masquer la baisse régulière de la fréquentation en dépit de l'accroissement des recettes, artificiellement maintenu par l'augmentation des prix. **Restauration** du non commercial qui s'est adapté ou qui a participé au mouvement de démocratisation de la diffusion amorcé par Mai 68, avec la constitution de réseaux parallèles.

Une diffusion différente

Nous ne dirons rien ici des marchands et de leur système dont le collectif du « Cinéma de quat' sous » se charge de rappeler les contradictions dans la brochure « Arrête ton cinéma » qu'il présente ci-contre. Il suffit de souligner que les nouvelles conditions d'exploitation des films ont abouti à une dégradation du spectacle cinématographique. Celle-ci a d'ailleurs incité des spectateurs assidus et exigeants à constituer, il y a quelques mois, un Comité d'usagers déterminé à défendre les intérêts du public comme ses membres l'expliqueront au cours du débat sur le cinéma à

Grenoble, le 4 novembre à la Maison de la Culture.

Sur le front culturel du « non commercial », un réel effort d'attention à l'évolution des besoins a été fourni par la Nouvelle Cinémathèque, le Centre Culturel Cinématographique et la Maison de la Culture.

La première en présentant jusqu'à quatorze programmes par semaine et en développant le service de prêt de films à plusieurs centaines d'associations des cinq départements de l'Académie. Le second a su diversifier ses sources d'approvisionnement pour proposer à ses adhérents un choix d'œuvres aussi éclectique que possible et étendre le champ de ses débats à d'autres disciplines artistiques ou sociales. Pour sa part, la Maison de la Culture, opère, depuis son ouverture en « Art et Essai », une cinquantaine de jours par an et accueille une trentaine de séances des Amis de la Cinémathèque française. Elle s'est efforcée de favoriser une approche didactique du cinéma par des cycles sur des thèmes divers et a donné à voir des productions françaises ou étrangères absentes ou écartées des écrans commerciaux ou non commerciaux, telles celles du *cinéma militant* ou du *cinéma du tiers monde*.

De la diffusion à l'expression

La revendication de la plus large ouverture sur les diverses formes de la production partiellement satisfaite par les différents programmes a, très tôt, cédé le pas à celle de l'initiation aux langages et techniques du cinéma : voir les films des autres était une bonne chose mais on voulait, de plus en plus, savoir comment ils les avaient faits. Puis le pouvoir des *créateurs* étant jugé encore insuffisamment partagé, on voulait s'en emparer pour produire une autre parole. On est ainsi passé en quelques années de la démocratisation de la diffusion à celle de l'expression (sinon de la création), ce qui marque un incontestable progrès du développement culturel cinématographique.

La contribution de la Maison de la Culture à ce mouvement s'est traduite dans un premier temps par des stages, la réalisation de bouts d'essai, des prêts de matériels, des aides financières et des prestations techniques, etc., aux projets présentés par diverses équipes. Puis l'accueil du *Festival du court-métrage* qui rassemblait pendant huit jours des dizaines de films et leurs réalisateurs facilita le re-

Point de vue

Le Collectif du « Cinéma de quat' sous » présente ici sa plaquette **Arrête ton cinéma**, point d'une étude des écrans grenoblois réalisée au printemps 77. Celle-ci met en lumière les contradictions d'un système économique et ses incidences sur la distribution cinématographique.

Février, mars, avril, pendant ces trois mois situés entre le boom des fêtes et le creux des vacances, nous avons vu les 192 films programmés dans les salles commerciales de notre ville.

A partir de cette expérience de spectateurs, nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

- une heure de travail au S.M.I.C. ne paie pas un ticket de cinéma. Ceux qui peuvent encore s'offrir un tel luxe, vus de derrière la caisse, sont souvent des « cochons de payants ».

- le cinéma est en crise mais les écrans poussent comme des champignons : il y a déjà 36 salles, plus les éventuelles prochaines transformations en complexe du Royal et de l'Eden !

- Grenoble est sous la tutelle de Paris, *nombril* du cinéma en France. En matière de programmation, le seul exploitant « libre » de notre ville est le propriétaire des salles pornographiques.

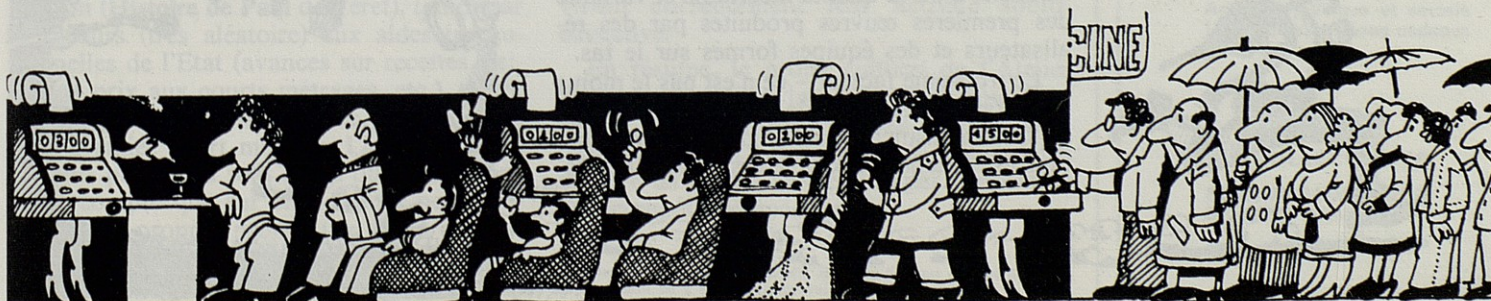
- Grenoble est une ville de gauche. Mais ses écrans sont à 47 % américains, 17 % pornographiques. Des films du tiers monde ? Point, hormis les films de Karaté. Des films du bloc socialiste ? Point, à part *Dersou Ouzala*. Il ne nous reste que les grimaces des de Funès ou des Delon, ou encore... l'insignifiant signifié.

Face à la concentration parisienne, face à l'intoxication, des solutions urgentes s'imposent. Notre brochure « Arrête ton cinéma » bientôt en vente, est une modeste contribution à la construction d'un véritable cinéma populaire.

Le Collectif
du Cinéma de quat' sous.

(1) Voir Rouge et Noir d'octobre 1977.

suite page 16 ►



Une journée particulière

Ce titre vous fait, sans doute, penser au film italien qui vient de sortir sur les écrans français. Cependant, mon propos n'est pas de présenter une œuvre interprétée par deux super stars, mais plutôt **Josette** premier film de l'Atelier Cinéma du Dauphiné. Pourtant la rencontre de l'intellectuel Mastroianni et de la ménagère Sophia Loren n'est pas sans rappeler l'intrusion d'une équipe de cinéastes chez la famille Di Bartolomeo du quartier Mistral à Grenoble.

Alain Thomas expose ci-contre la philosophie de l'Atelier Cinéma du Dauphiné. La réalisation concrète est parfois difficile. En effet, lorsque cinq personnes (opérateur, preneur de son, assistant, réalisateur et son adjoint vidéo) arrivent un beau matin avec une camionnette remplie de projecteurs, caméra, magnétophone et divers accessoires, le choc est grand même si les futurs acteurs sont d'accord pour être filmés et s'ils revendiquent déjà ce qu'il faudra *dire* et *montrer*. La crainte de voir ces cinq personnes s'installer pendant près de trois semaines de 9 heures à 22 heures n'est pas étrangère au malaise initial. Et il est réciproque. Il est évident que l'équipe ne vient pas avec un scénario tout prêt. Mais les multiples rencontres qui ont précédé cette arrivée brutale ont permis de préparer, d'inventorier, de repérer les futures scènes à filmer sur le vif, à reconstituer, à restituer dans un langage cinématographique...

Ce canevas très grossier, puis les premiers jours chez la famille Di Bartolomeo ont été indispensables pour aller plus loin. Tout en tournant quelques scènes de la vie quotidienne, nous avons parlé, mangé ensemble... et peu à peu les scènes fortes sont venues d'elles-mêmes ; et notre projet s'est peu à peu confondu avec celui de la famille.

suite page 17



groupement des associations intéressées par des projections « off », des rencontres avec les cinéastes, des débats et des exercices de formation.

Dans le même temps, à la demande de la Ville, une étude sur les perspectives de développement du Cinéma à Grenoble fut réalisée. Elle préconisait deux choses : d'abord la constitution d'un pool de matériel et d'un pool financier permettant aux associations et jeunes équipes locales de réaliser leurs projets de films préalablement sélectionnés par une commission. Ensuite, l'étude proposait la création d'un atelier de production subventionné disposant de son propre matériel pour entreprendre, comme une jeune troupe de théâtre, de danse ou un ensemble musical, un travail permanent d'animation et de création dans la région.

Ces propositions furent approuvées et aussitôt mis en œuvre avec le concours financier du Fonds d'intervention culturelle et du Centre National du Cinéma. Concrètement cela a donné naissance à l'Atelier Cinéma du Dauphiné et doté des moyens qui lui manquaient l'Union pour l'animation et la création cinématographique (U.N.P.A.C.C.) issue de l'ancien Comité pour l'animation autour du festival.

Une création régionale

Ce mouvement n'est pas propre à Grenoble puisqu'il est apparu à peu près en même temps que le cinéma militant au lendemain de 68 à la Maison de la Culture du Havre qui a largement défriché le terrain puis à Yerres, Bobigny, Annecy, Montbéliard, etc.

Son développement se fonde, à mon sens, sur la convergence de trois facteurs : le premier, déjà énoncé, est celui du besoin de cohérence de l'action culturelle qui ne peut se contenter de diffuser des œuvres ni d'organiser autour d'elles des discours sans envisager le développement d'un secteur dans sa globalité : actions de diffusion, actions d'animation et de formation, actions de création.

Le second, c'est la commercialisation récente de matériels de qualité professionnelle à des prix qui permettent désormais à des collectivités d'acquérir pour moins de 300 000 F des ensembles complets de tournage, montage et projection. Mais les subventions de fonctionnement qui accompagnent celles de l'équipement sont encore trop modestes pour que ces unités de production puissent s'offrir le luxe de travailler avec des techniciens professionnels, d'où la qualité incertaine et variable des premières œuvres produites par des réalisateurs et des équipes formés sur le tas.

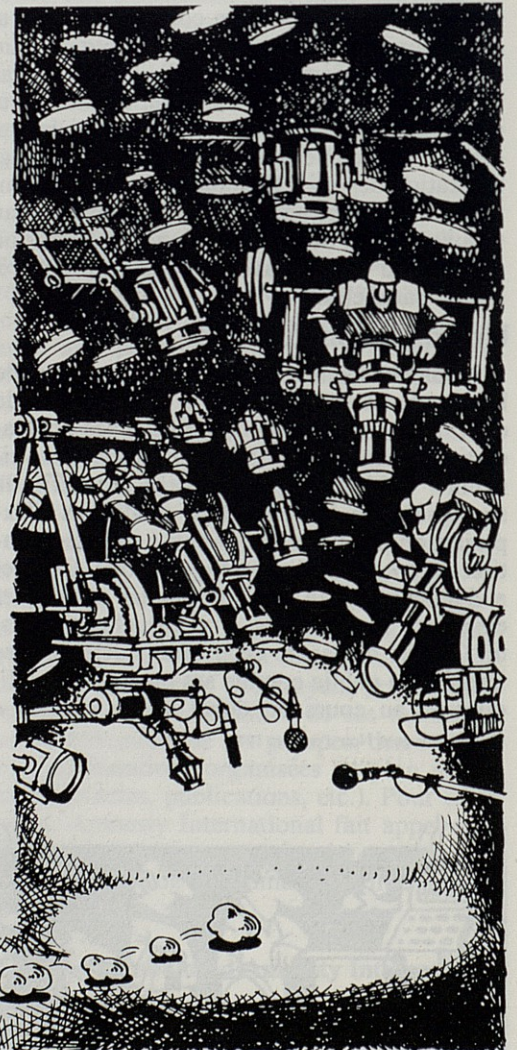
Le troisième facteur – ce n'est pas le moins important – est celui de l'absence d'identité du Cinéma français dont le gros de la production est étranger aux diverses sensibilités ré-

gionales. L'accès à l'expression des associations et équipements culturels se fonde aussi sur le besoin de communication d'une réalité, d'une histoire et d'une culture régionale.

Ce n'est sans doute pas un hasard si la revendication de l'expression locale coïncide avec le retour vers la région de cinéastes professionnels et non des moindres **Vautier** à Rennes, **Allio** à Vitrolles, **Gatti**, **Le Masson** à Aix, **Victor** après **Godard** à Grenoble, sans parler des films occitans de **Haudiquet** ou bretons de **Durand...** Ce sera précisément le but des *Rencontres de la décentralisation* que de mettre en évidence ce double mouvement de création dans les régions.

Dans les deux cas, la création ne doit plus grand-chose aux capitaux privés puisqu'elle dépend, d'un côté de subventions locales, de l'autre d'un système de soutien financier de l'Etat. Elle reste néanmoins encore très dépendante, surtout le cinéma d'auteur, du commerce de la distribution, ce qui limite son audience soit à « l'Art et Essai » soit à la diffusion parallèle. Reste la télévision nationale ou régionale. En Suède, Hollande, Allemagne... il est courant que cette production soit présentée sur les antennes. En France c'est encore l'exception... Pourquoi ?

Alain Thomas.



l'atelier cinéma du dauphiné

L'Atelier Cinéma du Dauphiné est né de l'exigence d'une véritable cohérence de l'action culturelle par le cinéma menée par la Maison de la Culture sur les bases de ses orientations générales et de ses priorités : donner à voir et à entendre au public le plus large les œuvres du patrimoine et la création contemporaine, permettre l'expression des plus défavorisés, etc.

L'expérience a montré que, sauf en de rares occasions, ce n'est pas le public le plus large qui fréquente les projections de la Maison mais des publics « culturels » d'importance et de nature variables. Ce public plus large, nous avons réussi à le toucher dans les quartiers de *la ville en fête* ou au cours de séances décentralisées dans les collectivités. Mais, très vite, nous nous sommes rendu compte que les films présentés n'établissaient pas le meilleur rapport possible avec ce public parce qu'il s'agissait d'œuvres étrangères ou de films militants au contenu fréquemment dogmatique, et quelquefois aux formes bien peu cinématographiques ! En revanche, les films moulés sur les modèles académiques du cinéma commercial, dont le propos explicite est d'attirer, de plaire et de divertir à n'importe quel prix, difficiles à obtenir parce qu'ils sont réservés aux belles recettes des salles de cinéma, passaient sans problème.

Nous en avons tiré les conclusions suivantes qui devaient nous amener à concevoir l'Atelier Cinéma du Dauphiné : il n'y a pas en France de véritable cinéma national et populaire. Les rares films qui pourraient s'en réclamer sont totalement noyés dans la masse de la production commerciale courante et, lorsqu'ils sont diffusés, on les réserve au *ghetto* de « l'Art et Essai » dont la majorité des spectateurs ressemblent comme des frères à ceux qui fréquentent les équipements culturels.

Cet état de choses résulte de l'absence d'une véritable politique culturelle en matière cinématographique. L'initiative étant laissée au seul secteur privé alors que c'est précisément la vocation des établissements culturels que d'être à la fois des carrefours de diffusion et des lieux de création. Mais jusqu'ici les Maisons de la Culture ne réalisaient globalement leur mission que dans le domaine du théâtre et plus rarement dans ceux de la musique et de la danse. L'extension de leur activité productive au cinéma est encore hésitante. Elle se traduit tantôt par des aides ponctuelles au projet d'un auteur destiné à la commercialisation (*Histoire de Paul* de Féret), tantôt par le recours (très aléatoire) aux aides institutionnelles de l'Etat (avances sur recettes, primes et prix aux courts métrages, etc.), tantôt par un « ballon d'essai » avec la réalisation d'un premier court métrage. Les expériences les plus probantes sont celles où les Maisons n'ont compté que sur elles-mêmes pour réaliser leurs propres projets (les films du Havre, *Un goût de bonheur* de Bobigny, *Aide-mémoire* pour une autre histoire d'Annecy...).

On ne peut guère encore imaginer que les premiers balbutiements de la production cinématographique dans les équipements culturels préfigurent une création subventionnée et décentralisée capable, dans l'avenir, d'offrir une réelle alternative au cinéma privé. Pourtant n'est-ce pas ce qui s'est passé pour le théâtre, il y a trente ans ?

Pour nous, il s'agissait donc de mettre en place auprès de la Maison de la Culture un atelier qui fournirait à son travail d'animation cinématographique le complément indispensable de la création dans la perspective d'une recherche de l'expression des groupes sociaux et de l'affirmation progressive d'une identité culturelle régionale originale.

L'indépendance **nécessaire** d'un centre de création a conduit l'Atelier à mettre en place sa propre structure juridique (association) qui a perçu les subventions d'équipement du F.I.C. (1) et de fonctionnement de la Ville de Grenoble. Par convention, l'Atelier garantit à la Maison de la Culture le bénéfice de son activité de production en contrepartie de l'infrastructure administrative, financière et technique dont il bénéficie de sa part.

Pour les trois premières années de son existence, l'Atelier a décidé de réaliser un premier lot de quatre à six films qui seraient autant de tentatives d'associer les groupes sociaux à l'écriture de l'histoire immédiate. Chaque œuvre pouvant être utilisée individuellement mais faisant partie d'un ensemble destiné à broser une sorte de chronique de la vie régionale.

L'Atelier compte bien, à côté de la diffusion culturelle classique, systématiser la projection de ses films dans le cadre associatif et dans les différents milieux socio-professionnels concernés par les thèmes traités. Il est en effet convaincu que c'est par la mise en présence des produits culturels et des publics auxquels ceux-ci sont plus particulièrement destinés qu'on pourra venir à bout des blocages actuels du développement culturel.

La diffusion et la création doivent être intimement liées car c'est par sa présence sur le terrain que l'équipe de création prend la mesure des effets de son travail sur le public et qu'elle peut trouver à la fois les sujets de ses prochains films et les partenaires qui voudront tenter de leur donner une expression sociale. Ceux-ci constituant ultérieurement les meilleurs supports de la diffusion des œuvres ainsi coproduites dans la mesure où elles serviront correctement leur activité socio-éducative.

En résumé, le projet culturel de l'Atelier consiste à concilier la nécessité de donner la parole à ceux qui n'ont pas les moyens de se faire entendre et l'exigence pour les cinéastes de faire un travail de création par l'apport de leur compétence spécifique.

A.T.

(1) Fonds d'Intervention culturelle destiné à financer des opérations de préfiguration ou à soutenir temporairement des projets.

suite de la page 16

Notre caméra (grenobloise aussi) nous a considérablement aidée : elle permet d'enregistrer l'image et le son sur un magnétoscope. Nous pouvions ainsi revoir ce que nous venions de tourner sur un téléviseur. La curiosité du début est vite devenue *exigence*. Toute la famille a pu ainsi contrôler ce qu'elle disait, parfois se reprendre... Cette technique a permis également de montrer les séquences tournées à la commission « santé » du quartier dont fait partie Madame Di Bartoloméo. Ce travail collectif a été très fructueux.

Dans le quartier, le tournage du film au sein d'une famille a suscité la curiosité des habitants. Notre caméra a permis de montrer à certains quelques images, et plus tard, un premier montage du film. Quelques-uns se sont demandés *pourquoi* les Di Bartoloméo, comme d'autres se sont dit *pourquoi* le quartier Mistral.

La méthode et les moyens mis en œuvre n'expliquent pas ces choix. On peut imaginer que *Josette* est un film naturaliste, misérabiliste, voire militant... Notre problématique ne permet pas de lui attribuer une étiquette. Plusieurs mois de recherches, de contacts très divers, ont été nécessaires. Madame Di Bartoloméo, véritable figure populaire du quartier, s'est imposée. Elle rassemblait, avec sa famille, une vie de drames incroyables et, loin d'être abattue par eux, elle luttait. Le film fait partie de son combat.

Jean-Pierre Bailly.

Librairie
des Alpes

1, rue
Casimir-Périer
38000 GRENOBLE
Tél. 87.20.71

TOUS LES LIVRES

Livres pour enfants
Romans - Sport
Actualité politique et sociale
Livres utiles - Livres cadeaux

**SPECIALISTE
DES COLLECTIVITES
RECOMMANDEZ-VOUS
DE CETTE ANNONCE**

Nous avons commencé dans le numéro d'octobre de « Rouge et Noir » la publication de quelques articles et témoignages de certains d'entre nous sur une action culturelle en faveur de l'enfance. Ils étaient consacrés au théâtre pour enfants. Ceux qu'on lira ci-dessous proposent quelques réflexions sur ce qu'est aujourd'hui la confrontation de l'enfant et du cinéma, de l'enfant et des arts plastiques et mettent en avant quelques idées sur ce qu'elles pourraient ou devraient être.

les éternels Walt Disney

Lorsqu'on parle de cinéma pour les enfants on peut observer fréquemment des « mouvements divers » chez nos interlocuteurs. Le sarcasme du genre « ... ah oui, les dessins animés à la Walt Disney !... » l'emporte souvent sur la protestation péremptoire « il n'y a pas, il ne doit pas y avoir de cinéma pour les enfants » et s'accompagne parfois de suspicion en raison des risques d'un embrigadement idéologique précoce.

Il arrive aussi, heureusement, que les réactions soient plus favorables, révélant un intérêt toujours très vif pour un sujet qui a, de longue date, alimenté nombre de discussions pédagogiques et de réflexions culturelles.

Les critiques sont fondées sur le constat des méfaits de toutes sortes d'une vulgaire exploitation commerciale du goût des enfants pour l'action, les couleurs, le rythme, le suspense... L'enfant, en l'occurrence, ne se comportant pas autrement que l'adulte mais extériorisant simplement les émotions ou sentiments qui marquent ses premières jouissances culturelles.

Les attitudes les moins systématiquement méfiantes sont souvent celles d'animateurs ou d'enseignants qui ont pris la mesure, dans des expériences diverses, de tout le parti qu'on peut tirer, sur le plan pédagogique, du formidable impact sur les enfants du cinéma.

L'intérêt des éducateurs pour un travail d'animation cinématographique avec les enfants n'a d'égal que leur perplexité voire leur découragement devant l'inadaptation et l'incohérence de la diffusion des films destinés à ce public.

D'un côté, la diffusion commerciale, pratiquement limitée aux dessins animés à Noël ou Pâques... à des prix qui établissent la discrimination par l'argent. De l'autre, quelques classiques achetés par les ciné-clubs et qu'on a vus et revus. Alors qu'il existe, sur le marché mondial, toute une production intéressante que personne ne veut ou ne peut acheter en raison

de l'importance des frais de sous-titrage ou de doublage en français.

Centre d'animation culturelle, disposant de vastes salles équipées en 16 et 35 mm, la Maison de la Culture avait vocation pour tenter en ce domaine de nouvelles expériences. La première dura deux ans. Fruit d'une collaboration avec le comité de concertation des Maisons de l'Enfance, elle consistait à proposer à ces établissements une fois par mois, le mercredi, un film sélectionné par les animateurs au cours de séances régulières de visionnement. La sélection s'opérait dans le fonds de la cinémathèque de l'OROLEIS (1), et donnait lieu à des discussions sur les possibilités d'exploitation pédagogique de la forme et du contenu des films. En ce sens, elle constituait une occasion d'autoformation des animateurs qui réalisaient ensuite des fiches filmographiques. Après les projections, les Maisons organisaient des discussions, des activités de dessins, de documentation, de lectures, d'apprentissage d'une danse, d'une recette de cuisine... complétant le thème du film.

Les stocks de l'OROLEIS épuisés, la Maison de la Culture tenta une nouvelle forme de programmation, regroupant sur des périodes de deux à douze semaines des films illustrant le même thème ou le même auteur, ou bien provenant du même pays. En même temps, elle s'efforçait d'élargir le cadre de programmation traditionnel des mercredis et samedis après-midi en l'étendant aux soirées (plus propices aux sorties familiales) et aux horaires scolaires du tiers-temps pédagogique et du 10 %. Tarzan succéda à Charlot - précédant lui-même d'autres genres (western, cape et épée).

La faiblesse de cette programmation tenait essentiellement au fait qu'elle était donnée à voir sans qu'aucune activité d'éveil, de recherche ou d'animation ne soit proposée. Aussi nous avons essayé de réunir, autour d'un cycle de westerns, les enseignants et les éducateurs intéressés pour imaginer des prolongements qui situeraient ces films dans leur cadre historique et géographique beaucoup plus à la portée de l'enfant et des activités ludiques (dessins, jeux, camps, film S8) qui feraient passer les enfants de l'attitude de spectateur à celle, plus active, d'acteur ou de créateur. Action très formatrice pour celles des collectivités - comme l'école des Cadorats à Avignonnet - qui s'y sont lancées à fond, puisqu'elle a permis aux enfants de prendre la mesure des glissements, distorsions ou manipulations qu'a plus ou moins délibérément opérés dans la représentation de l'histoire de l'Ouest l'usine à rêves d'Hollywood.

Cette année, nous voulons présenter un nouveau cycle long de programmation

pour les enfants (et leurs familles) susceptible de favoriser un travail d'approche d'un autre genre majeur de l'univers ludique : le burlesque.

Un premier lot de quatre films des Marx Brothers, programmé en septembre et au début octobre doit être suivi, une fois par mois, d'un Keaton, d'un Chaplin, d'un Tati. Nous invitons les éducateurs intéressés à nous contacter pour participer au travail qui sera organisé sur ce thème pendant toute la saison (bibliographie, contacts avec des acteurs ou cinéastes de films comiques, réalisation de petits films burlesques en S8...).

Alain Thomas

(1) Office Régional des Œuvres Laïques pour l'Éducation par l'Image et le Son, 3, rue de Strasbourg, 38000 Grenoble.

Enfance de l'art ou art de l'enfance ?

Si nous nous amusons au sondage, sur les pratiques culturelles de l'enfant et du jeune, nous constaterions, sans surprise, à la rubrique *arts plastiques*, un faible pourcentage. Une forte abstention. Au mieux, la peinture contemporaine par exemple, leur semblerait de l'esbroufe et ils en riraient ; au pis elle leur infligerait un pen-sum et ils s'en détourneraient, indifférents.

A cela plusieurs raisons, que nous savons d'ailleurs ; entre autres, l'École du Dessin qui impose ses modèles, ses clichés techniques ou ses astuces de procédés graphiques ; un savoir faire en somme... Ou encore le système de l'art tenu réservé dans son économie et discret dans sa spécialisation... Alors les rapports de l'art et de l'enfant, par une attente déçue sans doute, laissent songeur, tant ils seraient censés être évidence ; une connivence. Au contraire, ces relations se renferment, paradoxales.

Poser en vis-à-vis ces deux termes, *art et enfance*, cela reviendrait à interroger séparément l'enfance et son espace, puis l'espace de l'art. D'un côté à l'autre nous retrouvons la médiation de l'adulte, son point de vue. Pensons à cette expression « enfance de l'art ». La référence à l'enfant surgit comme une arrière pensée de l'adulte pour venir sanctionner un jugement sur sa non-compréhension de l'art contemporain dans son apparente simplicité et son extrême réserve. C'est bien une réflexion typique de l'adulte, qui refoulerait là ce qui serait pour lui l'enfance dans son originalité et dans son devenir. Regardant l'art, l'enfant et l'adulte sont dans la même condition. Une situation passive de dépendance et de rejet, ou de respect.

Retournons la proposition et demandons-nous comment l'art peut dessiller les yeux de l'enfant et ouvrir ses

mains à l'expression ? La réponse paraît appartenir aux organismes de diffusion et aux instances de création : mettre à disposition de l'enfant un lieu qui soit son lieu de rendez-vous, un espace qui soit espace d'intervention et une équipe d'animation qui soit à son écoute et disponible, avec lui, à l'activité d'une expression visuelle et plastique. En tous les cas, une activité qui doit s'inscrire dans le temps et avec régularité.

Yann Pavie

J'ai demandé à Geneviève Tachker, artiste et enseignante, comment elle situait sa propre pratique artistique et sa pédagogie avec les enfants.

Comment situer la perception de l'art chez l'enfant ?

G. Tachker : Je pense que, chez le tout jeune enfant, il n'existe pas de rapports spécifiques ou privilégiés à l'art. Sa perception serait un contact esthétique global. Un contact sensitif, du regard et du toucher, un contact affectif, où n'intervient pas la nomination des objets, de la réalité. Et ce contact entier ne fait pas non plus de distinction entre ce qui serait perception, échange, expression et communication. Si ce contact est encore privilégié en tant qu'instrument de connaissance, disons à la maternelle, très vite cette expérience pulsionnelle de la réalité est refoulée par une compréhension que je dirais rationnelle. Et dès l'école primaire, les outils d'analyses, les techniques vont dominer. Le contact premier du jeune enfant ne fera que s'amenuiser peu à peu, pour ne plus devenir qu'un agrément.

J'estime qu'à partir de ce moment-là, se trouve réduit à l'aléatoire, le rapport à l'art entre l'enfant et l'adulte. L'un est l'autre sont aussi démunis.

Il y a confusion entre le statut de « l'œuvre d'art » comme objet, et sa qualification qui dit cet objet artistique ?

G. Tachker : Le rapport de l'individu à l'art se trouve ambigu et inapproprié à ce qui se passe. L'objet est appréhendé par des critères de fonctionnalité ; et quand il s'agit d'objet d'art, le critère de l'utilité lui est appliqué, en recherchant les qualités d'exécution, de signification. De plus, le public cherche à retrouver tout l'aspect pulsionnel du contact esthétique premier de l'enfant ; ce qui s'exprime par les remarques « j'aime, je n'aime pas !... » En fait, cette attitude se situe à partir de codes et de systèmes de références qui s'acquièrent au fur et à mesure de la sociabilisation de l'individu. Ses rapports sont normalisés et conventionnels, systématisés, ce qui explique que les réflexes et les réflexions du public devant les œuvres quelles qu'elles soient ne varient jamais.

Pour en revenir à l'enfant, il serait souhaitable qu'une éducation visuelle puisse accompagner l'apprentissage des techniques.

Comment se situe l'enfant dans l'enseignement du dessin ?

G. Tachker : Aujourd'hui se met en place un enseignement que je trouve tout aussi sclérosant que le traditionnel cours d'académie. Parce que, de la part de l'adulte, il y a un refus imposé aux enfants qui ne sauront jamais ces bases traditionnelles. La situation est celle d'un déséquilibre complet, d'une rupture. En même temps, l'école aujourd'hui met en place une nouvelle pédagogie, et oblitère, refuse toutes les références communes à la famille, leurs modèles. Les enseignants disent : « fini le dessin d'imitation » et du même coup, ce sont toutes les références du milieu ambiant de l'individu que l'on refuse et gomme.

La pierre d'achoppement demeure l'expression et sa faculté de développement ?

G. Tachker : Pour suivre l'exemple de l'enseignement, et pour rendre compte de ce que je pense être le divorce entre l'école et la famille, le maître et l'élève, comment

peut-on affirmer qu'il ne s'agit pas simplement d'une projection unilatérale, univoque, des désirs et des manques de l'enseignant dans ses projets pédagogiques ? L'enseignant se devrait d'être à l'écoute, et d'être présent, dans cette relation, pour inclure une réflexion et une pratique.

L'expression de l'enfant peut se définir comme étant sa capacité, son aptitude à investir un certain nombre de désirs, d'idées que lui refusent d'autres domaines d'activités. Ainsi j'ai voulu tenter l'expérience d'un « travail indépendant » avec une classe. Le résultat est que j'ai recueilli toutes sortes de dessins, du chromo à la copie de documents (Johnny Halliday, du poulbot aux paysages...). Et qu'ont dit ces enfants ? « Jusqu'à maintenant, ça plaisait toujours au professeur et ça ne plaisait jamais à nous. » Ils faisaient la cassure entre le monde de l'école et le monde familial. Je me suis aperçu qu'à partir des documents qu'ils cherchaient dans leur vie quotidienne, ils devenaient actifs parce que motivés. Il n'est pas possible de séparer le contenu du travail des enfants de leur contexte sociologique.

Propos recueillis par Yann Pavie

La Maison de la Culture et l'Enfant en 76-77

Nous mentionnons uniquement les activités relatives à l'enfance (jusqu'à 12/13 ans). Ne figurent donc pas les spectacles et animations auxquels ont participé de nombreux adolescents, dans le cadre scolaire ou en soirée.

	Nombre de séances	Nombre d'enfants
SPECTACLES INTERNES		
« La Mémoire d'Or », par le Théâtre-Action	10	5 110
« Les Marionnettes », de Zilina	1	680
« Arlequin », par Jonathan Merzer	3	1 520
« Eclaboussures », par le Th. de la Clairière	10	3 475
« Du haut de mes 3 pommes », par Univers enfants	3	635
« Les Colombaïoni »	2	1 350
Théatrécide	4	1 960
DECENTRALISATION		
Spectacle : « Du haut de mes 3 pommes » par Univers Enfants	15	environ 2 250
Animation avec J. Merzer sur le masque	15	" 1 200
		" 18 180
Animations jeux d'ombres	45	2 325
Animations marionnettes		
Ateliers peinture		
Ateliers marionnettes		
		dans le cadre de l'exposition « créer pour grandir »
Total	111	20 505

Stages et ateliers auxquels ont participé des adultes en relation de travail avec des enfants.

2 stages masques	2 stages lectures	232 participants dont 104 professeurs, éducateurs et animateurs.
2 ateliers cinéma	2 stages flûte à bec	
1 atelier percussion	1 stage marionnettes	

ALLEVARD isère 38580

2500 habitants / 475m d'altitude / à 40 km de Grenoble et à 38 de chambéry
au cœur des Alpes du Dauphiné

S.N.C.F. ligne de Paris Grenoble. / Autocars directs de Grenoble à Allevard.



Station thermale :

la douzième parmi les cent stations thermales françaises qui fonctionne de mi-mai à fin septembre et traite les affections infectieuses ou allergiques de l'ensemble de l'appareil respiratoire. Favorisé par un climat sédatif et par la beauté de ses sites, peut se targuer d'être aussi un centre réputé de tourisme.

Situé à un quart d'heure de la station de sports d'hiver du Collet (1 450 m à 2 100 m)
— 10 téléskis
— 2 télésièges
— 20 pistes balisées pour débutant et skieur chevronné
et à 30 minutes de celle des 7 Laux - Le Pleynet (1 450 m à 2 100 m)
— 50 km de pistes balisées



RENSEIGNEMENTS :	S.I. d'Allevard ouvert toute l'année :	97-52-31
	Thermes d'Allevard	: 97-56-22
	Mairie d'Allevard	: 97-50-24
	Remontées mécaniques Collet	: 97-52-75
	Remontées mécaniques Pleynet	: 97-50-99